

MARS

PATRON : Saint Jacques le majeur, apôtre.

VERTU : La Charité envers Dieu.

TEXTE : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur ; de toute votre âme, de tout votre esprit, et de toutes vos forces.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex tota mente tua et ex tota virtute tua.

(Marc. XII, 30.)





1^{ER} MARS

ÉPHÉMÉRIDES

1793. Ouverture du Chapitre général de Paganì

A ce Chapitre général du 1^{er} mars, quarante-quatre capitulaires représentaient toutes les maisons tant des États de l'Église que du royaume de Naples et de la Sicile. Le R^{me} Père François de Paule, qui avait été nommé supérieur des États Pontificaux, par le Pape Pie VI, après la déchéance de Saint Alphonse en 1780, donna sa démission, se réservant le titre d'ex-général et certaines autres prérogatives qui lui permirent d'intriguer dans la suite comme dans le passé, ce qui du reste ne nuisit qu'à lui seul. Au troisième tour de scrutin, le T. R. P. Blasucci obtint trente suffrages, la majorité des deux tiers requise par la Règle, et fut proclamé Recteur Majeur. L'union se trouvait faite sous la même Règle et sous le même Supérieur : la prédiction de Saint Alphonse était accomplie. — La Congrégation ne comptait alors que cent quatre-vingt missionnaires distribués dans dix-sept maisons : dont sept dans le royaume de Naples, sept dans les États Pontificaux et deux en Sicile.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, p. 627.

1894. Élection du Révérendissime Père Mathias Raus, Recteur Majeur, à l'issue du Chapitre général du 25 février de la même année.

Le T. R. P. né le 9 août 1829, fit profession le 1^{er} novembre 1853, reçut l'onction sacerdotale le 8 août 1858 et mourut le 9 mai 1917.

1899. Commencements de la Vice-Province du Congo africain. (Province belge).

En 1899, le Roi Léopold II offrait aux Rédemptoristes belges l'évangélisation du Congo. Le patriotisme autant que le zèle sacerdotal les engagèrent à s'associer à cette œuvre rédemptrice. Le 6 février 1899, une première caravane s'achemina vers le Congo, conduite par les RR. PP. Paquay, Goedleven et le Fr. Gabriel. Dès le principe, ils ne s'occupèrent que des chrétiens sénégalais et des ouvriers congolais du chemin de fer en construction. Plus tard leur activité apostolique prit une forme nouvelle : ils pénétrèrent résolument à l'intérieur de ce montagneux pays des Bakongos, encore inexploré des missionnaires. Cette mission a été érigée en 1911 en préfecture apostolique. Le premier titulaire fut Mgr Joseph Heintz. Cette préfecture comptait, en 1921, 13.000 chrétiens et 7.000 catéchumènes. Ces conquêtes furent payées bien cher. Des religieux suc-

combèrent aux rigueurs du climat, particulièrement meurtrier dans ces districts ; mais à combien de pauvres noirs n'a-t-on pas ouvert les portes du ciel ? — La première maison fut fondée à Matadi le 1^{er} mars 1899.

P. DE MEULEMEESTER. *Les missions étrangères.*

NÉCROLOGE

Monseigneur Célestin Marie Coclé. Naples 1857.

Né en 1783, à Saint-Jean-le-Rond (Italie) le R. P., après de brillantes études théologiques, se distingua comme missionnaire en évangélisant de nombreuses villes du Royaume de Naples. Il exerça successivement les charges de professeur, de Recteur à Nocera de Pagani et de Consultant général. Il fut enfin élu Recteur majeur du Chapitre de 1824, comme successeur du T. R. Père Nicolas Mansionne. Ses discours, ses circulaires, ses actes tendirent tous à promouvoir efficacement au sein de l'Institut l'esprit et les œuvres de Saint-Alphonse. Son zèle pour l'observance régulière, l'élan qu'il sut imprimer aux études, l'attention avec laquelle il sut conserver aux missions leur caractère propre, le recommanderont longtemps à la reconnaissance de l'Institut. — En 1831, sur les instances du roi Ferdinand II et par l'ordre formel du Pape Grégoire XVI, le R^{me} Père Coclé fut nommé confesseur à la cour de Naples, sacré Archevêque de Patras, *in partibus*, et renonça à la charge de Recteur majeur. Conseiller intime du roi, il eut l'honneur de mériter la haine des sectaires, qui le poursuivirent avec acharnement et l'obligèrent en 1847 à quitter Naples pour se réfugier dans l'île de Malte. Créteineau-Joly a fait peser sur sa mémoire l'injurieux soupçon, « d'avoir toujours tenu de cœur à tout ce qui touche aux sociétés secrètes ». Comment cette absurde accusation a-t-elle pu être lancée ? Elle s'explique par le refus opposé à sa demande, par Mgr Coclé, concernant les papiers de la famille royale. Et comment les sociétés secrètes l'auraient-elles récompensé par l'exil et par des menaces de mort s'il les eût favorisées ? Le Père Coclé mourut à Naples dans le couvent des Rédemptoristes en 1857, après avoir travaillé activement à la canonisation de Saint-Alphonse ; il eut aussi l'honneur de placer Saint-Alphonse au rang des patrons de la ville de Naples. — « *Laudemus viros gloriosos et parentes nostros in generatione sua.* » Eccli. 44, 1.

P. DUMORTIER. *Vie de Tannoia*, p. 162.

Profession : 21 novembre 1800.

Recteur majeur : 4 juin 1824.

Sœur Marie Berchmans, de l'action de grâces, Rédemptoristine du monastère de Grenoble.

Appendice, p. 686.

2 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

- * 1753. Saint Alphonse publie ses « *Réflexions et Affections sur la Passion de Jésus-Christ* ».

En l'année 1753 Saint Alphonse, pour aider ses confrères à vivre dans l'intimité de Notre-Seigneur, avait amassé depuis longtemps des matériaux considé-

rables sur la Passion du Sauveur, sur le Saint-Sacrement, sur la Sainte Enfance de Jésus, dans le but d'en composer un ouvrage complet sur l'amour de Dieu envers les hommes. Mais le P. Cafaro son directeur lui interdit ce travail qu'il considérait comme incompatible avec ses compositions et les devoirs de sa charge. Or le Père Cafaro étant mort en 1753, Alphonse choisit pour son confesseur le P. Villani, et lui demanda la permission d'achever et de publier cet ouvrage. Le prudent directeur lui permit seulement d'en extraire un opuscule qu'il publia cette année-là même sous ce titre : *Réflexions et affections sur la Passion de Jésus-Christ*. On s'en servait presque toujours et on s'en sert aujourd'hui encore dans l'Institut pour l'oraison du soir. « Tous les Saints, nous dit saint Alphonse dans sa préface, ont eu une tendre dévotion envers Jésus-Christ et sa passion, et c'est l'unique moyen par lequel ils se sont sanctifiés... Vous pouvez aussi espérer vous sanctifier si vous continuez pareillement à considérer ce que votre divin Rédempteur a fait et souffert pour vous. »

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, I, p. 497.

NÉCROLOGE

R. P. Joseph Srna. Saint-Nicolas du Port, 1870.

Né le 19 mars 1796 à Budweis en Moravie, Srna fréquenta les écoles de Vienne dès l'âge de douze ans. La réputation de sainteté de Saint Clément-Marie parvint bientôt à sa connaissance; et c'est en 1815 qu'il eut le bonheur de converser avec lui. Saint Clément l'estima, car il constatait dans ce jeune homme un très grand esprit de prière. Durant trois ans il l'admit chez lui, le rendant témoin des actions de sa sainte vie. En l'envoyant au Vénérable P. Passerat à la Valsainte, il lui dit : « Je vous envoie ce postulant; ayez soin de lui comme vous feriez de moi-même, c'est un jeune homme d'un mérite plus qu'ordinaire. Ce qui me plaît en lui, par-dessus tout, c'est son esprit de prière, il prie avec une ardeur sans pareille. » — Plus tard, le P. Srna devenu missionnaire résida à Fribourg et pendant vingt ans il fit preuve d'un dévouement, d'une prudence, d'une union à Dieu des plus remarquables. Il s'était fait quêteur pour la construction du couvent de Fribourg, mais il dut le quitter, chassé par la Révolution de 1848. Il se rendit alors à Contamine à travers mille dangers, et passa les neuf dernières années de sa vie à Saint-Nicolas-du-Port. L'esprit de prière et de détachement existaient en lui à un degré vraiment héroïque. Il mourut saintement. Ses confrères perdirent en lui un modèle de simplicité, de charité, de rare prudence et de cet esprit de prière qu'il avait puisé au contact de nos deux Saints Clément-Marie et Passerat. — « *Vigilate in omni tempore orantes.* » Luc, 21, 36.

P. HARINGER. *Vie du P. Hofbauer*, p. 330.

Profession : 22 mars 1820.

Ordination : 27 mai 1820.

C. F. André (Wernert). Pérouse, 1892.

Le cher Frère naquit à Lupstein diocèse de Strasbourg, le 5 décembre 1811. La longue vie de ce bon Frère s'est écoulée dans de modestes fonctions, toutes consacrées au service de la Congrégation. Il accomplissait consciencieusement et simplement son devoir quotidien. Son respect pour les supérieurs était édifiant. On remarquait spécialement en lui une discrétion parfaite. Il mourut d'une fluxion de poitrine contractée à l'âge de quatre-vingt-un ans. — « *Lex Dei ejus in corde ipsius.* » Luc 36, 31.

Profession : 25 décembre 1841.

R. P. Émile Martin. Toulouse, 1927.

C'est dans une petite et paisible paroisse de la Moselle, à Puttigny, que naquit le P. Martin, le 14 avril 1891. Sa mère formait un vœu bien cher à son cœur de chrétienne : donner à Notre-Seigneur un de ses fils pour qu'il soit son prêtre et son apôtre. Une mission prêchée à Puttigny par le R. P. Kécheur fut l'occasion de la vocation d'Émile. Arrivé au jувénat, on le compta parmi les plus ardents à l'étude et au jeu. Au studendat, il se lança avec sa fougue coutumière dans les études philosophiques et théologiques. En août 1914, par amour pour la France sa vraie patrie, il quitte la Belgique, se rend en Espagne, y termine ses études et revient en France comme missionnaire à Reignier. On admire sa haute stature et sa vigueur, mais ce que l'on apprécie plus que sa force musculaire c'est son zèle pour les âmes ; il leur donna et son temps et sa peine. Tous ceux qui l'ont connu insistent sur son dévouement en toute occasion. Il ne connaissait pas de ménagements. C'est encore par amour pour les âmes qu'il travaillait à fond ses instructions et ses sermons : il ne pouvait souffrir l'à-peu-près, la vulgarité : il voulait quelque chose d'achevé et de prenant. On a plus d'action par là, disait-il, sur les cœurs et sur les volontés. Il cultiva avec un grand soin la dévotion à la Sainte Vierge, elle fut le gage de sa persévérance. Son *curriculum vitæ* est un hymne de reconnaissance à sa bonne Mère du ciel ; aussi ne cessait-il de recommander cette dévotion aux âmes qu'il évangélisa. Durant les huit derniers jours d'une Mission, une grippe l'obligea à s'aliter ; elle fut l'occasion d'une demi-surdité et de violents maux de tête. « Ma carrière est finie », disait-il, et il alla au ciel recevoir la récompense promise à tout Rédemptoriste. — « *Ecce enim merces vestra, multa est in coelo.* » Luc. 6, 23.

Profession : 8 septembre 1911.

Ordination : 23 décembre 1916.

3 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

1874. Congrégation antépréparatoire pour l'examen de l'héroïcité des vertus du Vénéral Clément-Marie Hofbauer.

* **1831. La Théologie Morale de Saint Alphonse et le " Nil cen ura dignum. "**

Quand la *Théologie morale* de Saint Alphonse parut en France, elle fut fortement attaquée et appelée *immorale*. Plût à Dieu, disait un auteur, qu'elle n'eût jamais vu le jour, ou que du moins, avant de l'éditer, on l'eût purgée de ses souillures. Monseigneur Charles-Eugène de Mazenod, fondateur des Oblats de Marie-Immaculée, puis évêque de Marseille, et le cardinal Gousset en furent les zélés promoteurs. Afin de fermer la bouche aux censeurs intolérants, le futur cardinal Gousset, alors vicaire général de Besançon, eut la pensée de porter la question à Rome. Sur ses instances, le cardinal de Rohan Chabot écrivit à la Sacrée Pénitencerie : « Certains ecclésiastiques du diocèse de Besançon attaquant la morale du Bienheureux Liguori comme trop laxé, dangereuse pour le salut, contraire aux bonnes mœurs, un professeur de théologie propose les doutes suivants : « 1°

Un professeur peut-il adopter et enseigner toutes les opinions du Bienheureux ? 2° Doit-on inquiéter un confesseur qui, au saint tribunal de la pénitence, suit en pratique toutes les opinions du Bienheureux Liguori, sans peser les raisons sur lesquelles il s'appuie, s'autorisant du décret *Nil censura dignum* pour juger toutes ses opinions saines, sûres, conformes à la sainteté de l'Évangile ? » La Sacrée Pénitencerie autorisa les professeurs à enseigner toutes les opinions de Saint Alphonse et les confesseurs à les suivre, selon la teneur de la supplique. Le pape Grégoire XVI confirma cette décision, « tellement exceptionnelle, dit l'avocat de la cause du Doctorat, que je la crois unique dans l'histoire de l'Église. »

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, pp. 672, 673.

NÉCROLOGE

R. P. François Lorthioit. Châteauroux. 1875.

Né à Tourcoing, diocèse de Lille, le 29 février 1832, le R. P. avait puisé dans une éducation chrétienne une foi robuste et simple. Il était l'oncle des deux Pères Paul et Jean-Baptiste Lorthioit. Grâce à la pureté de son cœur, le Saint-Esprit avait pu sans obstacle développer en lui ces deux vertus qui résument toute sa vie : l'amour du recueillement et la charité pour le prochain. Successivement missionnaire, Recteur de Saint-Nicolas-du-Port, Maître des novices durant dix ans à Avon, puis Recteur de Châteauroux, il laissa partout un juste renom de sainteté. Son but comme Maître excellent des novices, était de développer en eux un grand esprit de foi, une union vraie, actuelle et constante avec Dieu, un amour pratique envers Notre-Seigneur Jésus-Christ et une dévotion non moins pratique envers Marie Mère de douleur et Saint Joseph ! Dans ce but, il montrait à ses novices Jésus, victime d'expiation, s'immolant corps et âme par amour pour nous, dans son enfance, sa vie publique, sa Passion, son Eucharistie et réclamant des futurs Rédemptoristes la même immolation. Il fut vraiment le modèle du Père Maître décrit par la Règle. Il fut aussi un grand directeur d'âmes soit à Saint-Nicolas, soit à Châteauroux. Sa mort prématurée mit en deuil bien des cœurs. Son enterrement eut plutôt l'aspect d'un triomphe que d'une cérémonie funèbre. Heureux celui que le Seigneur, quand il survient, trouve ainsi absorbé dans l'accomplissement du double précepte de la charité. — « *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* » Matth. 5, 8.

Profession : 2 août 1852.

Ordination : 2 juin 1855.

R. F. Agenor Dominguez. Astorga, 1895.

Né le 8 octobre 1873 à la Puebla de Trèves, le R. F. nous donna durant sa vie des preuves de sa grande vertu. Étudiant à Astorga, il était un des meilleurs talents de son cours, ne faisant pas parade de sa science, mais la cachant plutôt sous les dehors de la modestie et de la simplicité. Il avait pris à cœur sa sanctification. Ne voulant pas manquer à la charité dans les discussions théologiques, il avait prié un confrère de lui donner un signal convenu, quand il se laissait emporter par son ardent caractère. Il ne refusait rien à qui lui demandait un service, consolait ses confrères dans la peine et priaït pour leur persévérance dans leur vocation. Plein de vénération pour les supérieurs, il ne souffrait pas que, devant lui, on parlât défavorablement de leur manière d'agir. Il entretenait en lui-même un grand amour pour la Congrégation. Atteint par la fièvre typhoïde, il fit preuve de grande vertu : on le vit refuser de se désaltérer au plus fort de la fièvre, et choisir par mortification les remèdes les plus amers. En parlant de sa mort prochaine : Pourquoi la craindrais-je, disait-il ; ni avant ni après mon entrée dans l'Institut, je n'ai commis aucun péché mortel ; je suis honteux, il est vrai, de mourir sans avoir pu rendre aucun service à la Congrégation, mais je tâcherai de compenser cela là-haut par mes prières. Ce jeune Étudiant de vingt-deux ans mourut comme il avait vécu, simplement et avec la piété d'un ange. — « *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* » Sap. 4, 13.

Profession : 8 septembre 1892.

4 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

1855. Chapitre Général Napolitain à Pagani.

Voici quelle fut la raison d'être de ce Chapitre. En 1853, Pie IX par un décret du 6 septembre, avait séparé les maisons napolitaines des autres maisons de l'Institut, et leur avait permis de se choisir un Recteur Majeur indépendant. Cette détermination avait été provoquée par les prétentions injustifiées du roi de Naples Ferdinand II ; « la Congrégation disait-il, a été fondée pour mon Royaume. » Et il n'y voulait aucune ingérence des Provinces transalpines. Les Pères napolitains avaient élu le Révérendissime Père Lordi au Chapitre du 18 octobre 1854.

1873. Congrégation préparatoire relative à la discussion de l'héroïcité des vertus du Vénéral Gérard Majella.

NÉCROLOGE

R. F. Ernest Nicouleau. Beauplateau, 1906.

Le R. F. est né à Boulouyssès, près Belmont (Aveyron) le 20 mai 1880, d'une famille foncièrement chrétienne. Son père allait à la charrue le chapelet à la main. Son frère aîné entra chez les PP. Maristes et y persévéra. Quelque peu léger et inconstant dans sa jeunesse, Ernest essaya du jувénat dans la Congrégation de son frère, puis entra au Séminaire qu'il quitta. Finalement il échoua à Perpignan, comme surveillant dans un collège catholique. C'est de là que, cherchant toujours sa voie, il se présenta au R. P. Vigneron alors Recteur de Montauban, à qui il demanda de le faire recevoir dans l'Institut de Saint Alphonse, parce que, disait-il, « on y aime beaucoup la Sainte Vierge ». Refus du T. R. P. Kannegiesser, Provincial. Le Recteur insiste pour l'admission et obtient gain de cause. On n'eut, dans la suite, qu'à s'en féliciter. Il fit un fervent noviciat.

A partir du jour de sa profession religieuse, dit son Père préfet d'alors, le R. F. Nicouleau vécut comme un vrai saint et il ne cessa de tendre toujours à la plus grande perfection « Je veux me faire saint », répétait-il souvent. Le caractère dominant de sa sainteté fut sa volonté inébranlable d'être tout à Dieu par Jésus-Eucharistie et Marie Immaculée. Cette résolution dénotait une âme énergique, une lutte continuelle pour la réforme de ses défauts. Vertueux, très humble et très charitable, il disait: Le secret de ma persévérance, c'est mon amour envers la Très Sainte Vierge. Quelques heures avant de mourir il eut l'insigne bonheur accordé aux prédestinés, celui de contempler la Très Sainte Vierge Marie. Jusqu'à deux fois on le vit ravi en extase et on l'entendit s'écrier : « Marie est là ! oh ! qu'elle est belle, qu'elle est belle ! Elle vient me chercher, mon âme s'envole avec elle. » Sa vie fut écrite par R. M. Bouvard. — « *Incorruptio autem facit esse proximum Deo.* » Sap. 6, 20.

Profession : 21 novembre 1903.

R. P. Maurice Sautier. Uvrier, 1916.

Né le 13 février 1850 à Magland, diocèse d'Annecy, d'une très chrétienne famille, le P. Sautier fit ses études secondaires au collège ecclésiastique de La Roche : elles furent chaque année couronnées de succès. Quinze jours après son ordination il était envoyé comme vicaire dans la paroisse de Samoens, puis à Saint-Jeoire. Il entra alors en relation avec nos Pères de Contamine-sur-Arve et conçut le projet de devenir enfant de Saint Alphonse. Devenu Recteur de Contamine, et d'Argentan, puis enfin confesseur des jувénistes à Uvrier, son apostolat eut pour caractère le zèle surnaturel, la pondération en toutes choses, une grande modestie et les délicatesses de la charité. A la suite d'une grave attaque d'apoplexie, sa santé s'altéra considérablement. Il accepta en vrai Rédemptoriste cette épreuve. Il ne manifesta aucune peine : son humilité semblait même se complaire dans cette demi-impuissance à laquelle il était réduit. Quand la maladie l'eut condamné à une immobilité presque complète, il mit tout son zèle et sa joie à participer le plus possible à la vie commune, portant le plus grand intérêt aux occupations de ses confrères, au bien de la Congrégation, de la Sainte Église et de la France. Il aimait la société et la conversation ; mais il était d'une grande délicatesse pour ne laisser échapper aucune parole qui pût faire la moindre peine à ses confrères. A mesure que la vie lui échappait, il éprouvait le besoin de se rapprocher intimement de Dieu. — « *Memor fui Dei et delectatus sum.* » Ps. 76.

* Profession : 9 novembre 1887.

Ordination : 10 juin 1876.

R. P. Louis Périer. Fontaine-les-Dijon, 1929.

Le P. Louis Périer naquit à Champagne en Auvergne, le 1^{er} mars 1851. Ayant entendu de bonne heure l'appel au sacerdoce, il entra au petit séminaire de Pléaux. Après son ordination il fut nommé professeur, puis exerça le saint ministère comme vicaire à Saint-Flour, à Salers et à Notre-Dame des Miracles à Mauriac. Durant quatre ans, il occupa le poste d'aumônier-chapelain des Carmélites à Aurillac.

Une retraite pastorale prêchée par le T. R. P. Desurmont fut la cause de sa vocation à la vie religieuse. Le P. Périer devint Rédemptoriste et s'adonna à l'apostolat jusqu'à l'application des lois persécutrices de 1901. Il avait le don de gagner la confiance des âmes par la simplicité de sa parole, par sa modestie religieuse, autant que par son zèle. Durant la guerre de 1914, il devint le gardien de la maison de Gannat, puis du Sanctuaire de Saint-Bernard à Fontaine-les-Dijon. C'est dans ces fonctions que le religieux se révéla : régulier, austère pour lui-même, prévenant et bon pour ses confrères, d'une extrême délicatesse en matière d'obéissance et d'un inlassable dévouement pour les malades. Le R. P. Périer s'éteignit doucement sans maladie apparente, après avoir réclamé les derniers Sacraments, l'indulgence de la bonne mort au curé de la paroisse, seul témoin de la mort avec le Frère Albert : tous les Pères étant occupés aux missions de Carême. — « *Erat vir ille simplex et rectus ac timens Deum.* » Job. 1, 1.

Profession : 15 octobre 1894.

Ordination : 4 avril 1874.

5 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

1820. Dernier sermon de Saint Clément-Marie.

Le 5 mars 1820, le troisième dimanche de Carême, Saint Clément-Marie montait en chaire pour la dernière fois. Expliquant à son auditoire le fait mira-

culeux du possédé de l'évangile que Jésus délivra du démon muet, il parla de la fausse honte qui ferme la bouche du pénitent en confession et de la résistance aux inspirations divines. « Oh ! s'écria-t-il dans son humilité, si moi-même j'avais été fidèle en toutes choses à la voix de mon Dieu, quelles merveilles il aurait opérées par mon ministère ! »

« Une heure arrive, mes frères, où personne ne peut plus travailler. Éternellement l'arbre demeure où il est tombé. A chaque instant, vous pouvez gagner Dieu, mais cet instant passe et ne revient plus. » C'était pour la dernière fois que le vaillant apôtre montait en chaire, du haut de laquelle il avait si souvent annoncé la parole de Dieu.

P. CLASSENS. *Vie de Saint Clément*, p. 252.

* 1859. Essais de fondation dans l'Amérique du Sud.

Il y avait eu en 1869, deux essais de fondation dans l'Amérique du Sud : le premier en Colombie par trois Pères italiens. Ce furent les PP. Henri Tirino, supérieur, Joachim d'Elia et Victorio Lojodice. Huit mois s'étaient écoulés ; le supérieur, qui se rendait à une ancienne résidence des Pères Jésuites, meurt en traversant une rivière ; le Père Joachim succombe à une attaque de fièvre pernicieuse, le Père Lojodice, arrêté par une révolution, revient en Espagne en 1861. — L'autre essai eut lieu au Chili par deux Pères belges. Quand, en 1868, nos Pères espagnols se virent chassés d'Espagne, le R^{me} Père Mauron, sur la demande des Evêques d'Amérique présents au Concile du Vatican en 1870, chargea le T. R. P. Desurmont, Provincial de France, des fondations à l'Équateur. — Voir 8 avril, 8 juin, 2 juillet.

P. QUIGNARD. *Vie du R. P. Didier*, pp. x et xi.

6 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

* 1764. Saint Alphonse publie son livre « Le Confesseur des gens de la campagne. »

La Théologie morale de Saint Alphonse en trois volumes *in folio* dépassait de beaucoup les capacités financières et intellectuelles de beaucoup de confesseurs. Même l'*Homo Apostolicus*, réduction en trois petits volumes de l'ouvrage précédent, paraissait encore au-dessus de leurs forces. Malgré ses occupations de tout genre, ses visites, ses prédications, Saint Alphonse ne recula pas devant la dure et insipide besogne de composer en langue vulgaire un abrégé de l'*Homo Apostolicus*, qu'il intitula : *Le Confesseur des gens de la campagne*. « Ce *compendium*, dit-il dans sa préface, suffit aux prêtres de la campagne qui n'ont pas le moyen d'acheter de gros volumes. S'il se présente des cas qui réclament une étude approfondie, ils devront recourir à des ouvrages plus développés, ou tout au moins

consulter des hommes doctes et expérimentés. Souvent il arrive, surtout dans le début, qu'on a, même pour douter, trop peu de connaissance des choses certaines et des choses controversées, et c'est ainsi que se commettent une infinité d'erreurs. On trouvera dans cet abrégé les solutions les plus certaines et les plus utiles.»

Ce *Compendium* parut en 1764 avec l'approbation de l'évêque de Bénévent, métropolitain de Sainte-Agathe. Le Père Jésuite Lubrani, réviseur, en a porté ce jugement : « Ce livre, irréprochable sous le rapport de la foi et des mœurs, est en tout digne de la piété et de la science de l'illustre auteur. C'est un *Épitome* de sa *Théologie morale*, théologie dont le pape Benoît XIV a fait le plus grand éloge. »

P. BERTE. *Vie de Saint Alphonse*, II, p. 145.

NÉCROLOGE

C. F. Victor (Charles Wirth) 1921, Santiago.

C'est à Hagueneau en Alsace que naquit, le 23 janvier 1851, le Frère Victor, cousin germain du R. P. Jenger, Visiteur du Pacifique. Après avoir fait de très bonnes études primaires, Charles entra dans la Congrégation à l'âge de vingt-et-un ans, et fut envoyé, étant encore novice, à l'Équateur. Après sa profession, il fut définitivement fixé à Santiago et y resta jusqu'à la mort. Durant les quarante-cinq années de son séjour il y exerça la charge de sacristain, et il l'accomplit à la perfection. La veille des grandes fêtes, après avoir pris une très légère réfection le soir, il veillait la nuit. Il avait une santé de fer, il est vrai, mais son dévouement à Notre-Seigneur n'était pas moins méritoire. D'une piété angélique, il lui arrivait au milieu de son travail de répéter souvent des oraisons jaculatoires en espagnol, en français ou en allemand. Il avait devant lui, en confectionnant les pains d'autel, le tableau des heures indiquant les messes qui se célèbrent jour et nuit dans le monde entier, et s'unissait ainsi au saint sacrifice. Le Frère Victor sanctifia les neuf derniers mois de sa vie par la souffrance. Il passait alors son temps à prier et à lire. Que de chapelets n'a-t-il pas récités ! Et que de visites au Très Saint-Sacrement en compagnie d'un autre Frère, le Frère Vitus, le cuisinier et le jardinier de Santiago ! Tandis que la communauté, après le *Te Deum*, se rendait en récréation, on trouva le Frère Victor étendu dans le corridor. On ne put que constater la mort, occasionnée par une affection cardiaque. Il avait reçu les derniers sacrements quelques jours auparavant ; le Frère Victor eut le bonheur de passer quarante-cinq ans au service de Jésus au Tabernacle. — « *Altaria tua Domine virtutum, Rex meus et Deus meus.* » Ps. 83.

Profession : 8 septembre 1874.

R. P. Albert Sarrazin. Saint-Nicolas du Port, 1929.

Né à Tomblaine, diocèse de Nancy, le 16 juin 1889, d'une famille très chrétienne, le P. Sarrazin fut consacré dès sa petite enfance à Notre-Dame de Bon-Secours, la Vierge protectrice de Nancy. Il rêva toujours d'être prêtre ; aussi dès l'âge de neuf ans, il entra au Juniorat d'Houdemont pour devenir un jour Rédemptoriste, à l'exemple de ses deux cousins les RR. PP. Pernet. Après sa prêtrise, la guerre de 1914 le bloqua à Attert. Il exerça au Studendat d'Attert ; puis à Uvrier, la charge de lecteur ; mais le surmenage l'ayant fatigué, il fut envoyé à Saint-Nicolas-du-Port pour s'y reposer. C'est là qu'il commença sa carrière de missionnaire.

Le Père Sarrazin fut un professeur de lettres érudit et brillant, un poète abondant et délicat, un religieux édifiant, un confrère aimable et serviable. Ses débuts de missionnaire promettaient un apôtre zélé, un prédicateur soigné, intéressant, se perfectionnant avec l'expérience. Il revint de sa troisième mission avec une mauvaise grippe qui dégénéra, avec une déconcertante rapidité, en pleuro-pneumonie. Et il mourut entre les bras de ses confrères, providentiellement réunis autour de son lit. — « *Modicum laboravi, inveni mihi multum requiem.* » Eccli. 51, 35.

Profession : 25 décembre 1910.

Ordination : 20 septembre 1913.

R. P. Léopold Michalek. Prague, 1857.

Le R. P. naquit à Vienne le 29 octobre 1794. Étudiant à l'université de cette ville, il se mit bientôt sous la direction de Saint Clément-Marie. Il s'enrôla sous la bannière de saint Alphonse, devint ensuite Recteur, consulteur du V. P. Passerat et enfin Provincial d'Autriche de 1845 à 1848. Il prit une part active à de nombreuses missions en Bohême, en Moravie, durant le calme qui suivit la tempête révolutionnaire. Il mourut pieusement à Prague. Le P. Michalek était une âme d'une pureté admirable ; il était également un modèle de douceur, d'humilité et de fidélité dans l'observance régulière. — « *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis.* » Ps. 111.

Profession : 2 août 1822.

Ordination : 29 août 1819.

7 MARS**ÉPHÉMÉRIDES***** 1729. Piété filiale de Notre Père Saint Alphonse.**

En l'année 1729, le père de Saint Alphonse, capitaine des galères entrant un jour dans une église, entendit son fils prêchant à une foule immense sur l'amour de Dieu. Profondément ému à l'accent de ses paroles si apostoliques, il alla se jeter dans les bras de son enfant, pleurant et disant : « O mon fils, combien je vous suis reconnaissant ! Vous m'avez appris tout à l'heure à connaître Dieu ; ô mon Alphonse, soyez mille fois béni d'avoir embrassé un état si agréable à Notre-Seigneur. » Qu'aurait dit son vénérable père s'il avait pu voir son fils à l'œuvre dans les missions, l'entendre prêcher, être le témoin de ses extases et des prodiges de sa sainteté !

Si le père avait tant d'estime et de vénération pour son fils, Saint Alphonse, en retour, avait pour ses parents les sentiments de la piété la plus filiale. Il l'avoua un jour : s'il y eut quelque bien en moi dès mon enfance, j'en suis entièrement redevable à la sollicitude de ma mère. Presque toujours retenu par ses excursions en mer, mon père ne pouvait s'occuper comme il l'aurait voulu de notre éducation ; toute la charge retombait ainsi sur ma mère. Et il ajoutait dans l'élan de sa reconnaissance : « A la mort de mon père j'ai fait le sacrifice de ne pas aller à Naples ; mais quand je saurai ma mère sur le point de mourir, si je n'en suis pas empêché d'ailleurs, je n'aurai pas le courage de ne pas me rendre auprès d'elle pour l'assister à ses derniers moments. »

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, I, p. 8.

NÉCROLOGE**R. P. J.-Bte Picard, Téterchen, 1882.**

Né le 5 septembre 1812 à Mouterhouse (Moselle), le R. P., avant d'entrer dans l'Institut, déploya pendant vingt-quatre ans un grand zèle dans les rangs du clergé séculier. Ce zèle

ardent lui valut la grâce de la vocation religieuse. Comme missionnaire, il eut beaucoup de succès. Malheureusement les lois d'expulsion de 1880 l'obligèrent à s'exiler à Geleen, en Hollande, où venait de se réfugier le noviciat français. Le R. P. s'y rendit pour se préparer à la mort. On le voyait faire ses exercices de piété avec l'exactitude d'un novice. Il était tellement pénétré de la présence de Dieu qu'il se prosternait la face contre terre chaque fois qu'il entra dans sa cellule. L'année suivante il retournait à Téterchen, mais pour y mourir. — « *Memoria justî, cum laudibus.* » Prov. 10.

Profession : 15 octobre 1863.

Ordination : 3 septembre 1838.

C. F. Mathieu (Jean-Marie Gilbert). Dunkerque, 1915.

Novice-Converts.

C'est à Saint-M'Hervé (Ille-et-Vilaine) que naquit le Fr. Mathieu le 2 mai 1873. Il appartenait à une famille de braves cultivateurs. Ses études primaires terminées, il entra en service chez des fermiers et prit part aux travaux des champs. Ses patrons admirèrent son esprit de piété : on le trouvait souvent occupé à réciter son chapelet ; il prenait même sur son sommeil pour continuer ses prières. Entré dans la Congrégation depuis peu, il se trouvait à Glimes, au noviciat, quand la guerre de 1914 éclata. Il rejoignit en Bretagne le dépôt de son régiment. Atteint, après sept mois de campagne, d'une blessure qui vint bientôt aggraver la fièvre typhoïde, il fut transporté à Dunkerque. C'est là qu'il mourut dans d'excellentes dispositions, après avoir reçu les sacrements. Il laissa dans sa famille religieuse le souvenir d'un homme de vertu et de prière. Travailleur infatigable, il ne reculait pas devant les plus rudes besognes. Le dimanche, son repos consistait à passer à la chapelle de longues heures, ayant en mains *Les plus belles prières de Saint Alphonse* qui faisaient ses délices. — « *Oratio humiliantis se nubes penetrabit.* » Eccli. 35, 21. ■

8 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

* 1760. Saint Alphonse publie son livre sur « les Missions »

En l'année 1760, Saint Alphonse publia cet ouvrage pour les jeunes gens de la Congrégation. Ce n'est, d'après lui, que l'abrégé du bel ouvrage du respectable prêtre Philippe de Mura, intitulé « *Le missionnaire instruit* ». Il y expose brièvement les règles et les exemples de tous les exercices en usage dans les missions, en y ajoutant beaucoup de réflexions qu'une expérience de trente-quatre ans lui a fait regarder comme très utiles au bien des âmes. Dans le XVI^e volume des œuvres ascétiques, ce traité des missions est précédé de deux importantes lettres, l'une à un religieux sur la manière de prêcher et l'autre à un évêque sur l'utilité des missions.

En publiant ce livre des missions, on voit clairement que Saint Alphonse ne prétendait pas qu'on dût suivre la même méthode et employer les mêmes moyens en tout temps et partout. Il le fit bien entendre un jour dans sa vieillesse, lorsqu'il apprit qu'on désirait introduire son Institut en Autriche : « les Missions, dit-il, dans ces pays-là, ne se feront pas comme les nôtres ; le catéchisme est plus utile que les prédications, parce qu'on s'y trouve au milieu des luthériens et des calvinistes. » (Introduction au vol. XVI des œuvres ascétiques).

NÉCROLOGE

C. F. Ignace (Eschbach). Pérouse, 1881.

Le C. F. Ignace naquit le 29 mai 1790 à Rumersheim, diocèse de Strasbourg. Son père était un grand chrétien et un défenseur des prêtres durant la grande Révolution. Il pénétra l'âme de son fils d'une foi profonde et de la crainte de Dieu. Soldat de Napoléon 1^{er}, Ignace assista à la bataille de Leipzig sans faire le coup de feu, car il appartenait au train. Il eut la médaille militaire de Sainte-Hélène. — Ayant un jour l'occasion de servir la messe au Père Scholhorn, le fondateur de la maison de Tournai, il demanda son admission dans la Congrégation. Il fit les vœux à quarante ans. Sa piété, son humilité, sa docilité, son amour du travail le désignaient à tous comme un modèle. Son mérite était rehaussé par les efforts quotidiens qu'il devait faire pour calmer et dompter son caractère bouillant et revêche. Il mourut à Pérouse après une longue et cruelle maladie qui parfit sa couronne. — « *Bonus miles Christi Jesu.* » 2 Tim. 2, 3.

Profession : 19 juillet 1829.

R. P. Joseph Bivona, Lima, 1902.

Né le 30 avril 1836 à Menfi en Sicile, le R. P. sentit de bonne heure un vif attrait pour la vie religieuse. Plusieurs membres de sa famille étaient entrés dans la Congrégation. Il s'embarqua pour l'Amérique, un des premiers d'entre nous, en 1870, avec le R. P. Didier. C'était un homme de réelle vertu et de prière constante, faisant chaque jour plusieurs heures d'oraison. Durant quarante-sept années de vie religieuse il montra un grand amour de la Règle, un remarquable esprit d'ordre, et une profonde humilité. En lui se vérifia à la lettre cette parole de la Règle: La vie apostolique est inséparable de la vie mortifiée, car il souffrit continuellement. Le R. P. mourut en prononçant cette invocation : « Doux Cœur de Marie, soyez mon salut. »

Profession : 7 octobre 1855.

Ordination : 21 septembre 1861.

R. P. Eugène Bernard, Uvrier, 1911.

Le R. P. est né à Sainte-Usuge (Bourgogne) en 1874 et entra au juvénat à la suite d'une mission donnée dans sa paroisse par le R. P. Joseph Nusbaum. Ordonné prêtre, il fut attaché au juvénat d'Uvrier comme professeur de sciences naturelles, de physique et de géométrie. Il possédait un beau talent littéraire, une parole facile, limpide et chaude ; un ton très naturel, un bon sens exquis, le tout assaisonné de sel gaulois. — Comme religieux, il avait acquis un grand empire sur lui-même. Bien qu'il fût porté par nature à une grande vivacité naturelle, et malgré des douleurs de dents presque continuelles, il ne s'impatientait jamais. La caractéristique de ce sympathique confrère était la bonté. Il avait puisé cette maîtrise de soi-même dans une remarquable dévotion au très saint Sacrement et à la très Sainte Vierge. Ses retraites il les passait presque entièrement à la chapelle, et récitait son rosaire tous les jours. Le Père Bernard mourut d'une mort tragique et foudroyante en faisant, bien qu'avec prudence, une expérience de chimie à ses élèves. Sous l'influence des gaz détonants, un éclat de fer, après lui avoir brisé la mâchoire et emporté l'œil droit, pénétra dans le cerveau en déterminant une fracture du crâne : il ne put que recevoir l'Extrême-Onction, et mourut deux heures après. Par bonheur, aucun élève ne fut atteint. Ce fut un vrai miracle, que l'on attribue à Saint Joseph, Patron de la maison ; mais le professeur avait été victime de son dévouement. — « *Et nos debemus pro fratribus animam ponere.* » 1, Jean, 3, 16.

Profession : 1^{er} octobre 1893.

Ordination : 22 septembre 1900.

9 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

* 1750. Saint Alphonse publie son livre : *Avis sur la vocation religieuse.*

En l'année 1750, le Noviciat de Ciorani avait pris une très grande extension. Ce développement du noviciat, considéré par Saint Alphonse comme une divine ratification de l'approbation apostolique, lui causa une des plus grandes joies de sa vie. Le saint Fondateur se plaisait à cultiver ces âmes d'élite, destinées par Jésus-Christ lui-même à rendre efficace le sang de la Rédemption. Son bonheur était de passer ses récréations entouré des novices, de leur parler de Dieu, de leur apprendre les cantiques qu'il composait en l'honneur de Jésus et de Marie, ou encore de lire avec eux quelque ouvrage spirituel. Il publia à leur intention, en cette année 1750, ses « *Avis sur la vocation religieuse* ». Il y démontre l'excellence de la vie religieuse et la nécessité de répondre à l'appel de Dieu, malgré les oppositions du monde et de la famille. Comme complément à cet ouvrage, il éditait plus tard les « *Encouragements aux novices* » pour les aider à persévérer dans leur vocation.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, I, p. 437.

NÉCROLOGE

R. P. Jean Auderset, Landsers, 1865.

Le R. P. est né à Liebistorf le 26 mars 1801, canton de Fribourg, et tenait de sa mère une filiale dévotion envers la très Sainte Vierge Marie. Missionnaire il fut son ardent apôtre. Marie pour le récompenser, fit de lui un grand pêcheur d'âmes et le messager de ses miséricordes pour des gens qui allaient mourir malgré les apparences d'une parfaite santé. Sa dernière maladie fut très longue. Au milieu de ses souffrances, il trouvait le moyen de réjouir par sa bonne humeur les confrères qui le visitaient. Il mourut assuré de son ciel, puisqu'il avait été sur terre l'enfant et l'apôtre de Marie. — « *Qui elucidant me, vitam aeternam habebunt.* » Eccli., 24, 31.

Profession : 24 décembre 1829.

Ordination : 23 avril 1832.

C. F. Auguste (Louis Catteau). Lille, 1878.

Le Frère Auguste est né le 6 septembre 1815 à Bondues, diocèse de Lille. Il faisait partie de la Maison de Lille depuis dix ans et remplissait les fonctions de portier et de tailleur. C'était le Frère économiste, chargé des commissions. On l'appelait « le bon Frère Auguste », à cause de son grand dévouement, de son humilité et de tous les services qu'il rendait si volontiers et avec tant de grâce à ses confrères. C'est entouré des membres de la communauté qui récitait le rosaire, que le bon Frère rendit son âme à Dieu. — « *Caro mea requiescet in spe.* » Ps. 15.

Profession : 15 octobre 1846.

C. F. Placide (Georges Ripplinger). Pérouse, 1892.

Né le 23 avril 1828, à Fremersdorf, le Frère Placide mena la vie religieuse dans nos maisons d'Alsace. Il exerça les fonctions de tailleur et était animé d'un esprit de famille remarquable. Disons surtout qu'il fut un modèle accompli et presque sans égal de Frère infirmier. C'est à son grand dévouement qu'il dut sa mort précieuse dans la Congrégation. — « *Patientia autem, opus perfectum habet.* » Jacq. 1, 4.

Profession : 1^{er} janvier 1858.

R. P. Auguste Tournois. Albissola, (Italie) 1909.

Né à Prez-sous-Lafauche (Haute-Marne) le 24 février 1842, le Père Tournois était le plus jeune d'une famille de huit enfants. On l'appelait dans son village le « petit curé », à cause de sa piété précoce. Il entra au grand séminaire de Langres, puis à celui de Saint-Sulpice. Il hésitait entre les Missions étrangères et la Congrégation, quand l'exemple du R. P. Auguste Roger le décida à embrasser la vie religieuse dans notre Institut. Il fit ses débuts de missionnaire à Argentan, mais sa santé ne lui permit guère d'affronter de grands travaux. Le R. P. l'avouait avec humilité : Je n'ai jamais été qu'un petit missionnaire. Mais ses confrères ont soin d'ajouter qu'il était très goûté du clergé. Il voulut sauver les âmes sinon par la parole, du moins par la plume. Durant une année ou deux, il remplaça le R. P. Léon Denis dans la rédaction de la Sainte-Famille. Le R. P. vulgarisa la doctrine de Saint Alphonse dans ces trois ouvrages : *le Prêtre en retraite, la Religieuse en retraite, le Vrai Chrétien en retraite*. Il mit ensuite en points de méditations, les *Considérations de Saint Alphonse sur la passion*, et intitula son ouvrage : *le Divin Sauveur*, couvrant de ses deniers personnels tous les frais d'impression. Religieux exemplaire, d'une volonté énergique, très constant dans ses idées, d'une piété solide et toujours égale à elle-même, quoique peu expansive, d'une vertu éprouvée, il fut toujours très dévoué à la Congrégation qu'il chérissait comme sa mère. Il mourut à Albissola, refuge que la Province de Lyon avait établi en Italie après les expulsions des maisons de France en 1901. — « *Zelus domus tuae, comedit me.* » Ps. 68.

Profession : 8 septembre 1870.

Ordination : 11 juin 1870.

10 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

1891. Congrégation préparatoire relative à la discussion des miracles proposés pour la Béatification du Vénérable Gérard Majella.

NÉCROLOGE

R. P. Étienne Monnot. Rumillies, 1913.

Le R. P. est né à Aubepierre, près Langres, le 28 septembre 1832, de parents foncièrement chrétiens, mais peu favorisés des biens de la fortune. Sa piété et son sérieux précoces

le désignèrent bientôt au curé de sa paroisse. Admis au petit séminaire de Langres, il devint un élève des plus studieux. Au grand séminaire, il affectionnait le manuel de morale de Scavini, qui n'était qu'un simple résumé de la morale de Saint Alphonse. Cette étude lui inspira un culte tout particulier pour ce grand moraliste, surtout quand il apprit la décision de la Sacrée Pénitencerie : que l'on peut en toute sûreté de conscience adopter les opinions du Saint Docteur par cela seul qu'elles sont de Saint Alphonse, abstraction faite de leurs raisons intrinsèques. Prêtre, il fut nommé vicaire à Saint-Martin de Langres. Dans une retraite qu'il fit au noviciat de Saint-Nicolas du Port, son futur Père maître, le R. P. François Lorthioit, lui mit en main les *Avis sur la vocation religieuse*. La lecture de ce livre d'or, comme il l'appelait, le décida à se faire enfant de Saint Alphonse. Il avait trente ans.

Le R. P. Monniot fit ses premières armes de missionnaire à Lille, sous le rectorat du vénéré Père Darras ; et, trois ans après, ses supérieurs le nommèrent Père maître. Pas un seul des novices qu'il admit à la profession religieuse ne perdit sa vocation. C'est en effet à sa merveilleuse prudence, à sa modération, à une bonté toute paternelle que plusieurs de ses novices durent leur persévérance. Jusqu'à son extrême vieillesse, la vie du P. Monniot ne fut plus qu'une suite de rectorats. Il eut toute la confiance du T. R. P. Desurmont et des autres Provinciaux qui lui ont succédé. La revue ascétique « *La Sainte Famille* » lui doit une longue et fidèle collaboration ; il en fut le premier Directeur responsable jusqu'en 1880. Le P. Monniot laisse à tous ses confrères le souvenir d'une sainte vie, du supérieur modèle, du confrère affectueux et délicat. L'imperturbable régularité d'une existence sans défaillance, l'inviolable fidélité aux plus petites règles comme aux plus importantes, tout un ensemble de dignité et de vertu, lui ont mérité la réputation de saint religieux. Il mourut dans notre maison de Rumillies, refuge des Pères français après la persécution de 1903, à l'âge de quatre-vingt-un ans, un matin, aussitôt après avoir répondu à l'excitateur par sa parole habituelle : *Deo gratias et Mariae*. Ce fut son cri de reconnaissance à Dieu, à Marie et à la Congrégation. — « *Non recedet memoria ejus et nomen ejus requiritur a generatione in generationem.* » Eccli. 39, 13.

Profession : 2 juillet 1863.

Ordination : 29 juin 1856.

11 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

1871. Les Cardinaux déclarent à l'unanimité que Saint Alphonse de Liguori mérite le titre de Docteur de l'Église.

Les requêtes adressées au Saint Siège pour solliciter en faveur de Saint Alphonse le titre de Docteur de l'Église, remontent au jour même de sa Canonisation solennelle le 26 mai 1839, c'est-à-dire cinquante-deux ans seulement après sa mort. Ces requêtes aimablement accueillies furent reprises en 1867. Mais les travaux préparatoires et la tenue du Concile du Vatican absorbèrent toute l'activité des Congrégations Romaines et arrêtaient forcément la marche du procès. La suspension du Concile en 1870, permit bientôt aux Cardinaux de reprendre l'examen de cette importante affaire. Un procès fut donc engagé dans toute la rigueur des formes ; la cause fut plaidée en sens contradictoire par le Promoteur de la Foi, par le Défenseur de la cause et par des Théologiens que désigna à cet effet la Sacrée Congrégation des Rites. Pour se faire une idée des débats et des examens provoqués à cette occasion, il suffira d'observer que le volume renfermant les Actes du Procès dépasse 900 pages in-folio. — Les Cardinaux de la Sacrée Congrégation émirent à l'unanimité un avis favorable, dans la séance du

11 mars 1871, et du 23 du même mois. Sa Sainteté Pie IX, le suprême organe de la vérité, approuva et confirma par un Décret *Urbi et Orbi* cette importante déclaration, qui intéresse à un si haut degré l'Église toute entière.

Constatons ici que saint Thomas et saint Bonaventure ont été déclarés Docteurs trois cents ans après leur mort et S. Alphonse quatre-vingt-quatre ans après seulement. De plus, tandis que d'autres Docteurs de l'Église voient s'écouler jusqu'à huit, dix, treize et même quinze siècles avant d'être favorisés de cet insigne honneur, Saint Alphonse s'y voit élevé dans le siècle même qui suit sa précieuse mort. (*Œuvres dogmatiques* par DUJARDIN, vol. VII, pages 477-478).

Constatons enfin que depuis la mort de Saint Augustin (430) qui fut, plutôt qu'un Fondateur d'Ordre, un législateur qui a laissé des règles monastiques appliquées dans la suite à plusieurs familles religieuses, saint Alphonse est le seul Fondateur proprement dit qui ait été promu à l'éminente dignité de Docteur de l'Église. (idem, page 486).

NÉCROLOGE

R. P. Paul Charret. Uvrier, 1912.

Le R. P. naquit à Chambéry le 4 mai 1857 de parents très chrétiens. Il entra, étant encore séminariste, dans la Congrégation et se montra novice très sérieux, fervent, humble, charitable et d'une très grande délicatesse de conscience. Profès, il devint professeur au Studéodat français exilé en 1881, à Oosterhout et à Dongen (Hollande), puis un ardent missionnaire. Il avait une âme d'apôtre. Sa modestie et son humilité étaient remarquables non moins que sa force de caractère. En vue de la conversion des protestants il eut l'idée originale de publier une sorte de roman intitulé : *Eva la protestante*, qui eut peu de succès. Il prépara la vie de *Caroline Clément*, tante du R. P. Marc : *Histoire d'une âme victime*. Puis quelques feuillets de piété, par ex. sur la Messe et un autre destiné à être oublié dans les salles d'attente et compartiments de chemins de fer. On y lisait ces mots : « Voyageurs, vous allez à ... ; non, vous allez à l'éternité. Sur le seuil de l'éternité vous rencontrerez inévitablement Dieu, votre Créateur, votre Maître, votre Juge, ... Avez-vous pris la bonne voie ? » Le R. P. était du nombre des plus intrépides missionnaires de la Province. Il avait cinquante-cinq ans quand il mourut à Uvrier. — « *Vidi praevaricationes, et tabescebam quia eloquia tua non custodierunt.* » Ps. 118.

Profession : 24 septembre 1876.

Ordination : 19 février 1882.

12 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

1793. Élection du Révérendissime Père Pierre Paul Blasucci.

Troisième Recteur majeur de la Congrégation.

Le 1^{er} mars de l'année 1793 eut lieu un Chapitre général à Pagani pour l'élection d'un Recteur majeur, remplaçant le Père François de Paule démissionnaire.

Le T. R. P. Blasucci fut élu le 12 mars. Il eut le grand bonheur et le mérite de rétablir l'union dans la Congrégation divisée depuis le 22 septembre 1780.

1872. Congrégation antépréparatoire relative à la discussion de l'héroïcité des vertus du Vénérable Gérard Majella.

1793. Nomination de Saint Clément-Marie, Vicaire général des Maisons Transalpines.

C'est dans le Chapitre du 1^{er} mars 1793 que Saint Clément-Marie reçut sa nomination de Vicaire général du R^{me} Père Blasucci, 1793-1820.

NÉCROLOGE

R. P. Antoine Tannoia. Iliceto, 1808.

Né le 26 octobre 1727, le R. P. entra dans la Congrégation à l'âge de dix-neuf ans, treize ans après la fondation, à la suite de missions auxquelles il avait assisté. Il devint Père maître et contribua pour une large part à rédiger la Règle des novices qui fut placée au rang des Constitutions au Chapitre général de 1764 présidé par Saint Alphonse. Il s'immortalisa par les « *Mémoires sur la Vie et l'Institut de Saint Alphonse* », et quelques notices biographiques de Pères et Frères. — Sur les instances d'un des médecins des plus célèbres de Naples, il composa le livre « *Les Abeilles* », leur utilité et la manière de les bien gouverner. Cet ouvrage composé à moments perdus et sans nul souci de publication future lui coûta quarante années de travail. Le bien public devint bientôt le mobile d'une étude, qui, en principe, était une pure distraction. Le P. Tannoia acquit la conviction que la culture des abeilles d'après la méthode alors usitée dans la Pouille était excellente, et ne méritait pas le dédain que certains lui vouaient. Dès lors, il fallait la venger en montrant au royaume de Naples qu'il possédait dans son sein une source d'incroyables richesses. Son livre eut un immense succès. — Écrivain distingué, premier historien de Saint Alphonse, il fut en outre un homme de grande vertu et son crédit dans le ciel sembla s'être affirmé par d'éclatants prodiges. Tous admiraient en lui le religieux toujours souffrant et toujours aimable au milieu de ses épreuves. Au moment de la mort, alors que toute la communauté s'était réunie au pied de son lit, s'adressant aux Étudiants : « Aimez votre vocation, leur dit-il ; aimez la Congrégation, car elle est votre mère ; pour moi, je l'ai toujours beaucoup aimée : c'est pourquoi je suis si tranquille en ce moment. » Et le vieillard de quatre-vingts ans remit sa belle âme à Dieu. Des grâces prodigieuses furent obtenues après sa mort par son intercession. Sa vie fut écrite par le P. Dumortier. — « *Domine, dilexi decorem domus tuae.* » Ps. 25.

Profession : 8 décembre 1747.

Ordination : 1^{er} novembre 1750.

Le Serviteur de Dieu : R. P. Ambroise de Andreis. Scifelli, 1886.

Il naquit à Ferentino. Durant les cinquante-cinq ans qu'il passa dans le couvent de Scifelli, il donna à ses confrères le spectacle d'une vie d'oraison intense, du zèle des âmes et d'un grand amour pour les serviteurs et les gens de la campagne. Il mourut en odeur de sainteté à Scifelli, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. — « *Opus justî ad vitam.* » Prov. 10, 16.

R. P. Charles Mercier, Antony, 1895.

Né à Roubaix, diocèse de Lille, le 2 septembre 1866, le jeune Mercier eut l'idée de se faire religieux Rédemptoriste à la suite d'une retraite prêchée au collège de cette ville par un de nos Pères en 1880. Il entra au jувénat d'Uvrier. Durant toute sa vie, il fut l'enfant dévoué de la Congrégation. « Je lui dois tant, disait-il parfois ». Il estimait particulièrement le bonheur d'y avoir trouvé de grandes grâces de sanctification. D'une nature généreuse, ardente, il brûlait du désir de sauver les âmes, et donnait tout espoir de devenir un excellent missionnaire. Mais Dieu lui demanda d'être Rédemptoriste par la souffrance et le sacrifice de sa vie plutôt que par la parole. Résigné à la volonté divine, ce jeune religieux, apôtre dans l'âme, ne désirait plus que le ciel. *Veni Domine Jesu*, disait-il, *veni*. Il est mort un mercredi comme il l'avait demandé à Saint Joseph son grand protecteur. — « *Placita enim erat Deo anima illius*. » Sap. 4, 14.

Profession : 8 septembre 1887.

Ordination : 2 octobre 1892.

13 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

* 1885. « Faire plaisir à Jésus-Christ ».

Tel était le mot d'ordre que le T. R. P. Desurmont, Provincial de France, donnait à ses sujets victimes de la persécution. Lors des décrets de 1880, les novices, les étudiants et les Pères préposés à l'éducation de la jeunesse étaient réfugiés en Hollande ; les autres religieux étaient restés en France. Parlant de la sainteté, le R. P. Desurmont leur disait : Mon vœu le plus ardent est que dans notre chère province et dans toutes ses parties on aille au-delà de l'avant-dernier bon mouvement du cœur de l'homme, lequel consiste dans le goût du bien, et qu'on monte jusqu'à la dernière aspiration qui est celle-ci : « Contenter Jésus-Christ ». Oh ! quelle différence entre cette parole du cœur : *Pourvu que tout marche bien*, et cette autre : *Pourvu que Jésus-Christ soit content* ! Quel bonheur pour une maison dont le Recteur dit : Je veux qu'ici le Saint-Sacrement trouve sa joie ! Heureux le noviciat dont le Père Maître reedit dans son cœur : il faut que mes novices fassent la joie de Jésus-Christ ! Gloire et prospérité pour le studentat dont le Préfet et les lecteurs s'écrient : Que tout ici fasse plaisir à Jésus-Christ et que rien ne lui fasse de la peine ! Oh ! les belles et bonnes missions ! Oh ! les saintes et vraies prédications ! oh ! les salutaires confessions ! Oh ! les utiles et incessants travaux de la cellule quand le missionnaire a dans le cœur ce sentiment sacré : Je veux que mon Maître soit satisfait de mon travail ! Oh ! la sainte et douce vie du Frère servant qui a pour mobile de faire plaisir au Seigneur ! Mais surtout oh ! consolation et joie pour Jésus-Christ lui-même quand, dans une communauté, il voit qu'on songe surtout à Lui ; quand il n'est plus réduit à y vivre avec des gens qui ne pensent qu'au succès personnel et à la toilette physique et morale de leur monde et de leurs œuvres ; quand enfin il a la chance de se trouver au milieu de vrais amis, lui qui en a si peu ! Faisons-lui cette joie, mes Pères et mes Frères. Tel est le vœu le plus ardent de mon pauvre

cœur, et je vous promets que je consacrerai à la réalisation de ce vœu ce que Jésus-Christ lui-même me laissera de ressources et de vie.

(Lettre à la Province Française).

NÉCROLOGE

C. F. Henri Henry. Mesnil-les-Hurlus, (Marne) 1915.

Tué à la guerre de 1914.

Le C. F. naquit le 28 février 1881 au Val d'Ajol (Vosges) ; il faisait partie de la communauté de Suse (Italie) comme Frère servant quand la guerre de 1914 éclata. Il fut blessé à Béthune et tué dans une charge à la baïonnette à Mesnil-les-Hurlus. Les lettres qu'il écrivit durant son séjour à la guerre témoignent de son esprit de foi, de sa reconnaissance envers la Congrégation et ses supérieurs, de sa confiance et abandon à la Providence. Ce ne fut que quatre mois après sa mort qu'il fut identifié. On retrouva son corps tout défiguré, décomposé et putréfié. — « *Bonus miles Christi Jesu.* » 2 Tim. 2, 3.

Profession : 25 mars 1911.

14 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

1820. Derniers moments de Saint Clément-Marie.

Saint Clément est à la veille d'entrer dans son éternité et, dans la nuit du 14 au 15 mars, un de ses confrères lui administre les derniers sacrements. Les actes du procès canonique rapportent un fait étonnant qui se passa le matin du jour de sa mort. Il apparut à une de ses filles spirituelles et grande bienfaitrice, se plaça dans le fauteuil où il se tenait d'ordinaire dans ses visites ; il déplora le pitoyable état de la religion à cette époque, l'absence totale de foi parmi les classes élevées de la société et il déclara qu'il s'en allait de ce triste monde. « Je m'en vais dans le lieu de mon repos », dit-il par trois fois et il disparut.

P. HARINGER. *Vie de Saint Clément-Marie*, p. 311.

1925. Commencement de la Vice-Province de Vénézuëla (Prov. Espag).

C'est sur la demande de l'évêque de Barquisimeto qu'eut lieu la fondation de cette Vice-Province. En 1924, Monseigneur s'adressa au Pape pour obtenir une fondation de religieux missionnaires. Le Saint Siège chargea les Supérieurs Majeurs de la négocier. Le 14 mars 1925 la fondation de Barquisimeto fut acceptée.

NÉCROLOGE

Le Serviteur de Dieu : R. F. Nicolas de Sanctis, Iliceto, 1834.

Il naquit le 31 janvier 1818 à Castelgrande, diocèse de Muro. Dès sa jeunesse, il témoigna un grand amour pour la Sainte Eucharistie, la Sainte Vierge, la Congrégation et les pauvres. Il fit profession et, quelques mois après il mourait en odeur de sainteté, à l'âge de seize ans, le sourire sur les lèvres et les yeux fixés sur l'image de Marie qu'il avait tant aimée sur la terre. — « *Placita erat Deo anima illius, propter hoc properavit educere illum de medio iniquitatum.* » Sap. 4, 14.

C. F. Charles Sins. Houdemont, 1884.

Le frère Charles est né le 31 janvier 1838 à Sarrebourg, diocèse de Nancy. Dès le début de sa vie religieuse, il fut fixé à Rome ; il vint à Houdemont pour cause de maladie, mais son mal l'empêcha de retourner en Italie. La chronique nous dit que le Frère Charles mourut en Rédemptoriste, offrant à Dieu ses souffrances pour le salut des âmes. — « *Memor esto mei.* » Tob. 3, 3.

Profession : 21 avril 1862.

C. F. Joseph-Maria (Elias Munôz). Riobamba, 1915.

Le cher Frère naquit le 18 mars 1865 à Llaçao au diocèse de Cuenca. Dès sa jeunesse il eut le bonheur d'assister à plusieurs missions de nos Pères de Cuenca. Bientôt il éprouva un vif attrait pour la vie du religieux Rédemptoriste ; il s'offrit comme Frère servant. Depuis le jour de sa profession le cher Frère fut attaché à la maison de Buga, où, durant douze ans, il rendit les plus précieux services comme sacristain, cuisinier, cordonnier, et se distingua par son esprit d'ordre et sa grande activité. Non content de remplir les obligations de sa charge, il trouvait moyen de se rendre utile en apprenant la galvanoplastie, en s'appliquant à la peinture, à la musique, à l'horlogerie. Grâce à ces connaissances pratiques, il rendit de très grands services dans nos maisons d'Amérique et s'ingéniait à communiquer son savoir à ses jeunes confrères. Il faisait avec goût tout ce qu'on lui demandait. Certes, il avait des défauts, mais ces défauts étaient largement compensés par ses bonnes qualités, entr'autres par son humilité à recevoir les avis de ses supérieurs et par sa bonne humeur. L'esprit de famille le portait à ne refuser aucun service, à rendre joyeuses les petites fêtes de communauté, voire même par quelque détonation chimique. Le Frère Joseph-Maria eut en partage une existence passablement crucifiée. Ses souffrances lui offrirent souvent l'occasion de pratiquer la patience et l'amour de la croix. Il ne pouvait se faire à l'idée du danger qui le menaçait ; sa grande tentation était de ne pas savoir se conformer entièrement à la volonté de Dieu. Il suppliait le ciel et ses protecteurs de lui rendre la santé, mais Dieu resta sourd à sa demande ; il lui réservait une faveur bien plus précieuse : le support des cruelles souffrances de la fin de sa vie, une entière confiance en la miséricorde divine, la persévérance dans sa belle vocation et la couronne que Saint Alphonse réserve dans le ciel à tous ceux qui, après avoir vécu dans l'observance régulière, meurent dans la Congrégation. « *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* » Matth. 10, 22.

Profession : 19 mars 1891.

15 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

1820. Précieuse mort de Saint Clément-Marie à Vienne.

C'était un mercredi, à l'heure de midi. Clément-Marie était tout recueilli en Dieu ; plusieurs de ses amis et de ses disciples l'entouraient et n'avaient pas entendu sonner l'Angelus. Clément-Marie continuait son oraison : « *Priez dit-il, priez, on sonne l'Angelus* ». Ce furent ses dernières paroles. Détail touchant : Saint Alphonse mourut aussi un mercredi et au son de l'Angelus.

Les funérailles du serviteur de Dieu furent les plus émouvantes et les plus solennelles que Vienne eût jamais vues. Ce fut un véritable triomphe. Douze jeunes gens de la noblesse portaient le cercueil. Des milliers et des milliers de personnes attendaient, un flambeau à la main. Rien n'était plus saisissant. Or, malgré toutes les recherches faites, jamais on ne put découvrir ni la provenance de ce luminaire inconnu, même à des obsèques impériales, ni les mains qui les firent distribuer à cette foule. De plus, la porte de la cathédrale, dite « Porte des Céléants », qui ne s'ouvre que pour les personnages du plus haut rang, s'ouvrit on ne sut comment. L'Empereur d'Autriche François I^{er} disait : Celui qui vient de mourir était une des colonnes de l'Église ; et quelques semaines plus tard, le 30 avril, il écrivait au cardinal Archevêque : « C'est ma volonté que la Congrégation du Très Saint-Rédempteur s'établisse dans mes États le plus tôt possible. » Le Pape Pie VII en apprenant cette mort fit d'un mot l'éloge funèbre de Clément-Marie : « La religion, dit-il, a perdu en Autriche son principal soutien. » Léon XIII a fait son panégyrique : il l'a mis sur les autels.



SAINT CLÉMENT-MARIE HOFBAUER

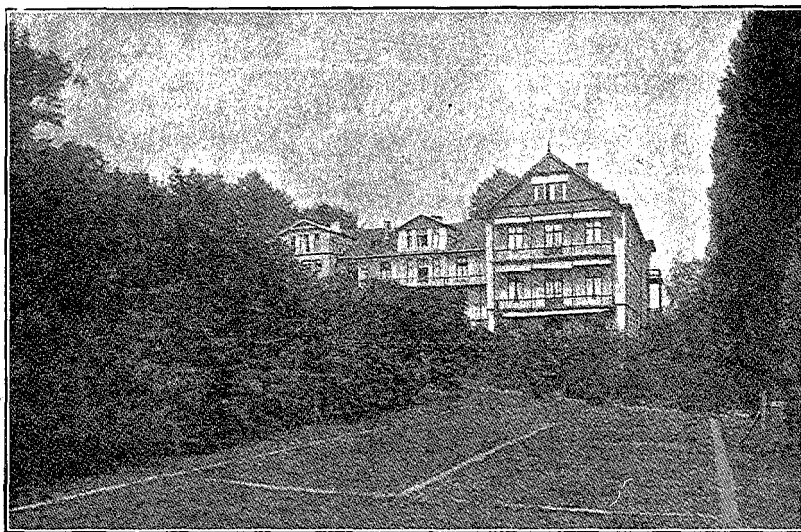
INSIGNE PROPAGATEUR DE LA CONGRÉGATION AU DELA
DES ALPES.

1908. Seconde Congrégation antépréparatoire où l'on examine le second miracle proposé pour la Canonisation du Bienheureux Clément-Marie.

Le premier miracle ayant été examiné et accepté lors de la première Congrégation antépréparatoire, le second fut examiné en ce jour.

1911. Fondation de la maison de Fauquemont, Studendat français de la Province de Paris, depuis les expulsions de 1901.

Lors des expulsions de 1901 et de la division de la Province Française en deux provinces, les Etudiants de la Province de Paris avaient trouvé refuge en



FAUQUEMONT

STUDENDAT DE LA PROVINCE DE PARIS.

Angleterre à Bischop-Eton, puis à Esschen en Belgique. Après quelques années, les Pères Belges pensèrent à établir à Esschen un juvénat. Nous dûmes alors quitter cette maison qui nous avait été offerte si généreusement par la Province belge. On chercha à s'établir en Hollande. On acheta à M. Vecqueray le 19 janvier 1911, une propriété à Fauquemont, dans le Limbourg hollandais. Le lendemain, le R. P. Hermann quitta Esschen avec les Frères Prosper et Félicien, et les Etudiants s'installèrent à Fauquemont le 15 mars suivant.

1921. Commencement de la Vice-Province de Zwittau. (Tchécoslovaquie)

C'est sous le généralat du Révérendissime Père Murray que cette Vice-Province fut érigée; elle dépend directement de Sa Paternité et comprend les

maisons situées dans la région de langue allemande de la Tchécoslovaquie. La première maison fut fondée à Zwittau en l'année 1855.

NÉCROLOGE

R. F. Jean-Baptiste Gauthier, Fauquemont, 1913.

Né à Ploërmel, diocèse de Vannes, le 31 juillet 1883, Jean-Baptiste témoigna dès sa jeunesse une grande ardeur pour mener au bien et même convertir les âmes. Il entra dans la Congrégation avec le véhément désir de sauver les pécheurs. Pour eux, il offrit sa vie à la très Sainte Vierge envers laquelle il avait une tendre dévotion. Dieu accepta son sacrifice et lui demanda aussi le sacrifice du sacerdoce. Il aimait passionnément son Institut. La Congrégation, disait-il, c'est toute ma vie. Le R. Fr. Gauthier laissa à ses confrères le souvenir d'une profonde modestie puisée dans une incessante abnégation. Sa devise habituelle était celle-ci : « *Aimer Marie et la faire aimer de plus en plus.* » Il l'avoua : je ne me souviens pas d'avoir volontairement fait de la peine au bon Dieu depuis ma profession religieuse. Le R. F. mourut un samedi, le jour anniversaire de la mort de Saint Clément-Marie. — « *Juxta est Dominus iis qui recti sunt corde.* » Luc 33, 19.

Profession : 21 novembre 1907.

R. P. Pierre Houdusse. Mouscron, 1914.

Le R. P. est né le 31 décembre 1883 à Saint-Hilaire-des-Landes (Ille-et-Vilaine), de parents profondément chrétiens. Ils transmièrent à leurs enfants un trésor plus précieux que tous les trésors de la terre : une piété solide, puisée dans une foi simple et modeste qui ne fit que grandir au sein des privations. Le P. Houdusse entra du grand séminaire de Rennes au noviciat de Glimes. Religieux, il ne voulut pas l'être à demi. La médiocrité dans la vertu comme dans l'étude lui faisait horreur. Se vaincre et corriger à tout prix ce qu'il y avait de trop rude dans son caractère, tel fut constamment son programme. La mort surprit le P. Houdusse durant son professorat au juvénat de Mouscron, à la fleur de l'âge et de son talent. Le dévouement sans bornes qu'il apporta à la formation des juvénistes fut pour beaucoup dans la maladie qui devait l'emporter. Il était pénétré d'un grand respect intérieur pour l'autorité et ses confrères. « A moi les fatigues pour le service de Dieu, disait-il ; j'irais jusqu'au bout du monde pour empêcher un péché mortel ; ô Marie ! que je meure fidèle à mes serments ». Quand on lui annonça qu'il était en danger de mort, il dit joyeux : « *Magnificat anima mea Dominum.* »

Profession : 31 mars 1907.

Ordination : 21 septembre 1909.

R. P. Pierre Gave. Uvrier, 1916.

Le R. P. est né le 6 décembre 1846 à Saint-André-sur-Boège (Haute-Savoie). Pieux et timide, il ne fut jamais missionnaire. Les montagnes d'Uvrier lui permirent de composer un magnifique herbier de plus de vingt mille plantes comprenant treize cent cinquante genres et soixante mille échantillons admirablement conservés par des procédés qui lui étaient souvent personnels. Cet herbier, qui lui avait demandé tant de courses parmi les montagnes, faisait l'admiration des plus grands savants. Le R. P. eut toute sa vie une âme délicate appliquée à faire plaisir à Dieu et à se rendre utile à ses frères. « Le bon père Gave », tel est le mot qui venait naturellement aux lèvres de tous pour le désigner. — « *Qui pronus est ad misericordiam, benedicetur.* » Eccli. 31, 28.

Profession : 15 octobre 1863.

Ordination : 8 octobre 1871.

R. P. Louis Studer. Dichato (Chili), 1924.

Les mots qui furent gravés sur la tombe du R. P. donnent bien une idée de ce qu'a été la vie de ce missionnaire : « Bon soldat du Christ, repose en paix. » Sur le sol de l'Alsace et sur la terre du Chili, il combattit sans relâche le démon et le péché ; il fut le bon soldat de Jésus dans son propre cœur où il livra de rudes combats à ses défauts et où il remporta de si nombreux triomphes sur lui-même. Louis Studer naquit en Alsace le 13 février 1867. Ordonné prêtre, il exerça le saint ministère à Bergheim durant douze ans ; mais voulant vivre d'une vie intérieure plus intense, et se dévouer surtout aux âmes abandonnées, il se fit Rédemptoriste. Son idéal était de passer les mers et de trouver sous le ciel américain plus d'austérités, plus de souffrances, plus de travaux, plus d'âmes. Les supérieurs exauçèrent son désir. A Huara, dans la Vice-Province Alsacienne, il organisa un couvent qui fut érigé dans la suite en église paroissiale par Mgr Marie Caro, Vicaire apostolique. Durant neuf ans, le Père Studer s'adonna avec un très grand zèle au salut de ses ouailles, aidé de trois confrères. Mais il souffrait moralement ; son âme désirait avant tout vivre d'observance régulière et de recueillement. En 1917 il sollicita de Rome son agrégation à la Province de Lyon. Attaché à la maison de San Bernardo, puis à Los Angeles, il devint missionnaire. Il prêchait avec une conviction profonde, voulant pour ainsi dire faire passer son cœur tout entier dans celui de ses auditeurs.

Comme religieux, il donna à ses confrères l'exemple d'une profonde piété. Il passait de longues heures devant le Très Saint-Sacrement, surtout les jours de retraite. Son travail intellectuel n'était pas négligé. Il s'était imposé l'obligation de lire chaque jour plusieurs pages de morale et d'Écriture sainte. Mon but, avait-il écrit, sera de ressembler à Jésus-Christ humilié et cloué sur la croix, par la pratique des douze vertus du mois. Son esprit de mortification était remarquable ; il emportait en mission sa discipline et les chaînettes aux pointes de fer ; l'usage des cilices lui était quotidien, il les portait toute la journée et même la nuit. On a pu remarquer en lui un caractère un peu dur et autoritaire, mais aussi des efforts constants pour se corriger. A Huara, et jusqu'à sa mort, il jeûna tous les samedis et jours de retraite au pain et à l'eau. Cette préoccupation de se rendre semblable à Jésus crucifié augmenta sensiblement à la fin de sa vie. Il faut l'attribuer à des lumières spéciales qui lui vinrent du Ciel touchant l'imitation de Notre-Seigneur. Comme son divin Maître, le cher Père mourut sur la brèche et dans le plus grand isolement. Au mois de mars 1924 il partit en mission à Dichato avec un de ses confrères, et il voulut prêcher seul dans l'annexe de la paroisse, qui était sans chapelle. Les saints exercices se firent en plein air. Il venait de prêcher un soir sur la mort et avait prié pour celui qu'elle frapperait le premier. Il mourut subitement durant la nuit suivante. C'était un samedi en la fête de Saint Clément-Marie. Bon soldat du Christ Jésus, repose en paix ! — « *Bonus miles Christi Jesu.* » 2 Tim. 2, 3.

Profession : 8 septembre 1907.

Ordination : 10 août 1894.

R. P. Marius Tholin, Dongen 1890.

Le R. P. est né le 10 novembre 1863 à Saint-Symphorien de Lay (Loire). Le zèle du salut des âmes les plus abandonnées fut le mobile de toute sa vie religieuse : il était d'une nature magnifiquement douée, d'une grande impressionnabilité jointe à un caractère vif, ardent, impétueux. Il avait déclaré à son amour-propre une guerre sans trêve ; son âme foncièrement loyale et généreuse allait droit à la vérité, droit au devoir, droit à Dieu. Mais le ciel se contenta des désirs d'apostolat de son enfant. Peu de temps après son ordination, alors qu'il ne songeait qu'à la vie apostolique, Dieu lui demanda le sacrifice de sa vie. Ce lui fut extrêmement pénible. Pères et Frères sont unanimes à dire que Marius fut comblé dans sa maladie dans une mesure plus qu'ordinaire des bénédictions divines. C'est un élu, disait-on, visiblement assisté du ciel en ses derniers jours. « O bonne Sainte Vierge, si vous me guérissez, disait-il, je serai votre prédicateur et l'apôtre de l'amour de Jésus-Christ. Si vous ne jugez pas à propos de me guérir, je ne veux pas ma guérison ; et il renouvellait fréquemment ses vœux de religion. » Il est mort un samedi, comme il l'avait demandé à la Très Sainte Vierge, vivement regretté de tous ses confrères. — « *Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitae.* » Apoc. 2, 10.

Profession : 24 septembre 1884.

Ordination : 31 août 1889.

16 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

* La Bibliographie Alphonsienne.

Pour se faire une idée de la diffusion des livres de Saint Alphonse, il suffit d'ouvrir le catalogue général de la Bibliothèque Nationale à Paris.

La nomenclature des ouvrages du Saint et de leurs éditions successives, n'occupe pas moins de 78 colonnes doubles (col. 563 à 641), dont 26 pour les *Visites au T. S. Sacrement*.

On y trouve, outre les nombreuses éditions de la *Préparation à la mort*, et de la *Voie du salut*, etc

28 éditions françaises et 9 éditions espagnoles des *Gloires de Marie* ;

99 éditions françaises de la paraphrase du *Salve Regina* ;

154 éditions françaises de la Pratique de l'amour envers Jésus-Christ ;

494 éditions françaises des *Visites au T. S. Sacrement*, sans compter les éditions du même ouvrage en langues Anglaise, Italienne, Allemande, Espagnole, Portugaise, Polonaise, Arabe, Arménienne, Basque, Bretonne etc... Cette énumération qui prend 26 colonnes doubles suffit à elle seule pour justifier l'affirmation de M. Imbart de la Tour, qu'aucun ouvrage, après l'*Imitation de Jésus-Christ*, n'a été imprimé aussi souvent que les *Visites au Saint Sacrement* de saint Alphonse de Liguri.

NÉCROLOGE

C. F. Léon (Jacques Lorson). Bischenberg, 1912.

Né le 12 juillet 1894 à Friedrichsweiler (arrondissement de Sarrelouis), de parents très chrétiens, le Frère Léon vécut peu de temps dans la Congrégation. Quelques années après sa profession religieuse, il tomba malade et il endura ses souffrances avec une patience admirable. C'était un religieux sérieux, d'une simplicité et d'une droiture enfantine, aimant le silence, le travail et la pauvreté. Il ressembla beaucoup au frère Léon des Fioretti, que Saint François d'Assise appelait « *pecorella di Dio* ». Voulant laisser à ses confrères une parole en souvenir, il leur répéta la parole du Maître : « Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme. » Avec la persévérance dans sa vocation, le frère Léon gagna la couronne de tout Rédemptoriste qui meurt dans la Congrégation. — « *Melior est dies una in atriis tuis super millia.* » Ps. 83.

Profession : 9 mai 1907.

R. P. Jérôme Schittly Santiago, 1914.

Le Père Schittly naquit le 24 février 1833 à Falkweiler, diocèse de Strasbourg. Jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans il vécut au foyer paternel, employant ses journées aux travaux de l'agriculture, à l'étude du français, de l'anglais et du latin. Il termina ses études aux Séminaires de Strasbourg et, après sa prêtrise, fut nommé vicaire à Enzisheim. A la suite

d'une mission prêchée par nos Pères dans sa paroisse, il conçut l'idée de se faire religieux Rédemptoriste. Le R. P. devint missionnaire à Téterchen, puis en Amérique. Il y vécut l'espace de seize ans, fut nommé Recteur à Lima, à Cauquenes, et, tour à tour ministre, directeur d'âmes et administrateur des haciendas. Il eut l'occasion de travailler aux Constitutions d'un couvent de religieuses : les « *Conceptas* », et de composer une Règle pour les « *Marianitas* ». Nommé Visiteur des maisons du Pacifique, les fièvres paludéennes lui causèrent une maladie des yeux qui aboutit à la cécité. Elle fut sa croix durant les dernières années de sa vie. Comme supérieur, le cher Père ne dédaignait pas de s'occuper des choses matérielles de la maison : très habile horloger, relieur des livres de la Bibliothèque, il s'entendait aussi à merveille pour confectionner des valises pour les missionnaires. Comme religieux, le Père Schittly était un modèle de dévouement, de vertu solide et de grande piété. Durant sa maladie, il ne connaissait guère que le chemin de l'oratoire, faisait pour le moins dix chemins de croix par jour, récitait de nombreux chapelets. Ce cher confrère laissa parmi nous le souvenir du Rédemptoriste fidèle observateur de la Règle, dévoué à sa Congrégation et ami passionné de la prière jusqu'à son dernier soupir. — « *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis.* » Ps. 118.

Profession : 29 septembre 1870.

Ordination : 16 août 1868.

C. F. Henri (Rapp). Fauquemont, 1915.

Né le 8 mars 1843 au village de Obermagstaat (Haut-Rhin), le Frère Henri avait exercé dans le monde le métier de tailleur. Il travaillait dans les fermes voisines de son village comme domestique, jusqu'au jour où il contracta un engagement de sept ans dans l'armée française à titre de remplaçant. Deux fois de suite pendant la guerre de 1870, le ciel le protégea d'une manière visible, mais il fut pris comme prisonnier de guerre par les Allemands. Entré dans la Congrégation, à l'exemple de son frère, Rédemptoriste à Landser, il exerça en différentes communautés la charge de linge, dans laquelle il était passé maître. Sa lingerie, à Fauquemont, étant située à un étage supérieur, il n'hésitait pas un instant à remonter deux et trois fois les escaliers de la maison pour aller chercher le linge qu'on lui demandait. Il était animé d'un grand respect pour ses supérieurs, il aimait à parler de Dieu avec des confrères, du bien qu'opéraient les missionnaires dans les âmes, à travailler pour plaire à Notre-Seigneur, car, selon son expression : « Si j'agissais autrement, Dieu pourrait ne pas être content. » Le Frère Henri mourut nous laissant le souvenir d'un bon et fervent religieux. — « *Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter.* » Prov. 10, 20.

Profession: 1^{er} novembre 1876.

17 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

* Les ouvrages de spiritualité de Saint Alphonse.

Les ouvrages de spiritualité de Saint Alphonse sont un ensemble complet de doctrines et de méthodes de la vie parfaite. Ils portent leur empreinte particulière, leur caractéristique spéciale. La note principale de la spiritualité de Saint Alphonse consiste dans la forte pénétration de cette spiritualité par la pensée des vérités éternelles, la prédominance de l'élément ascétique sur l'élément mystique, la subordination de l'ensemble et des diverses parties à la grande loi de « l'amour ». Cet amour, d'après le saint docteur, se montre par le don

entier de soi à Dieu ; il se manifeste par la conformité de la volonté humaine à la volonté divine ; il a, comme grands moyens, le culte de l'oraison, de la prière, la dévotion envers la Sainte Vierge, le combat contre la tiédeur et contre toute attache, la fuite de l'occasion, la préoccupation de la persévérance.

(*La Vie spirituelle, ascétique et mystique*, juin 1927, p. 193).

Le P. Berruti, le Supérieur général des Napolitains, dans son ouvrage de *L'esprit de saint Alphonse*, observe « que saint Alphonse avait en vue d'écrire pour l'utilité des savants et des ignorants. Les savants sont heureux sans doute de trouver des textes latins sur lesquels ils pourront méditer, et dont ils se serviront selon la manière qui leur est propre, chaque fois qu'ils auront à expliquer aux fidèles les vérités de la foi ou de la morale chrétienne. Les ignorants n'en souffrent aucun dommage, car ils trouvent ces textes expliqués, paraphrasés par l'auteur lui-même. Ajoutez à cela que saint Alphonse voulait être utile à tous sans leur servir de gros volumes. Il a formé ainsi avec ses textes comme un tissu simple et ingénieux, où tout est lié avec ordre et variété, avec clarté et force. Il en tire des raisonnements, des réflexions, des affections, des prières, et souvent ces élans vigoureux qui partent de son cœur embrasé d'amour pour la vertu et de haine pour le vice. Telle fut la méthode du saint dans ses écrits ; il évita par elle la monotonie du discours suivi, et se rendit ainsi merveilleusement utile à toute classe de personnes. Nous dirions volontiers à tous : *Gustate et videte, Spiritus et vita sunt.* »

Lo Spirito di S. Alfonso M. de Lig., 3^e édit., Prato, 1896.

NÉCROLOGE

C. F. Innocent (Guillaume) Valence, 1878.

Le C. F. Innocent naquit à Latour, (Belgique) en 1819. Dans la Congrégation il exerça toute sa vie les charges de linge, de tailleur et de jardinier. Longtemps il fut malade. C'était un religieux de prière, et il se préparait depuis de longues années à la mort. Il mourut presque subitement ; il ne recouvra ses sens que pour recevoir l'Extrême-Onction. « *Juxta est Dominus his qui tribulato sunt corde.* » Luc. 33, 19.

Profession : 12 juin 1860.

C. F. Théophile (Jean Richert). Cauquenes, 1897.

Le Frère Théophile est né le 27 mars 1839 à Marlenheim, diocèse de Strasbourg. Dès qu'il eut fait profession, les supérieurs le désignèrent pour l'Amérique. Dans toutes les maisons où il exerça son zèle, il rendit les plus grands services comme architecte, menuisier, agriculteur. La vertu caractéristique du Frère Théophile est un dévouement sans bornes pour le bien de nos communautés, se sacrifiant avec joie pour accomplir les emplois les plus pénibles et les plus humbles. Riobamba, Santiago et enfin Cauquenes bénéficièrent de son ardeur au travail et de son habileté. Son dernier travail de construction fut le couvent et l'église de Cauquenes qu'il avait entrepris de concert avec le frère Hubert Boulangéot. Une forte dysenterie l'épuisa, des crises d'étouffement s'en suivirent... Malgré ce malaise, le Frère Théophile voulait suivre les exercices de la communauté, mais Dieu jugea que sa couronne était prête pour le ciel. — C'était un homme de prière, et, dans ses moments libres, il faisait ses délices de l'histoire universelle de l'Église par Rohrbacher. Il laissa parmi nous le souvenir d'un religieux humble et dévoué à la Congrégation. — « *Omnia opera ejus in fide.* » Ps. 32, 4.

Profession : 11 mai 1862.

R. P. Xavier Hauger. Bischenberg, 1913.

Le R. P. naquit à Landser le 5 mai 1848 et entra au noviciat à l'âge de seize ans. Après avoir été professeur à Uvrier pendant quinze ans, il se livra au ministère des missions en Savoie, dans l'est, et passa les dix-huit dernières années de sa vie dans le couvent de Bischenberg. Ses qualités le désignaient pour la charge de chroniqueur. Il y mit toute son âme et il remplit cet emploi avec une exactitude minutieuse et un grand amour pour la Congrégation. Comme ses supérieurs lui proposaient de le décharger de ce travail, il répondit avec l'accent qui lui était propre : « Voulez-vous donc me tuer ? » Comme religieux, le R. P. avait l'amour de la régularité. Par charité et pour entretenir la joie en communauté, il se laissait facilement taquiner, sans conserver de rancune. De l'aveu de tous les confrères le R. P. Hauger pratiqua éminemment la piété, l'esprit de prière, la haine du péché jusqu'à la délicatesse de conscience ; il vivait dans une atmosphère de surnaturel, qui lui faisait mettre en pratique la parole de Saint Paul : « *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.* » A la fin de sa vie il subit une douloureuse opération avec une patience inaltérable ; il s'éteignit sans secousse. C'était la mort confiante du juste, écho d'une vie toute empreinte de sainteté. — « *Et folium ejus non defluet.* » Ps. 1.

Profession : 21 juin 1866.

Ordination : 25 mai 1872.

C. F. Gérard Knockaert. Mouscron, 1928.

Né à Courtrai (Belgique) le 16 juin 1845, Gustave Knockaert, assidu à l'école puis aux cours de dessin de l'académie de Courtrai, réalisa l'idéal de l'écolier et de l'étudiant tout entier à son travail. Entré dans la Congrégation vers 1865, Gustave apporta avec une bonne formation dans l'art de menuisier et de sculpteur, un esprit sérieux et calme, une âme pleine d'ardeur pour le travail manuel et pour sa sanctification. Son oncle, le Fr. Édouard, l'avait précédé depuis quelques années dans la Congrégation ; aussi dès l'année 1865 commença entre l'oncle et le neveu une intime et sainte communauté d'existence, passée pendant quarante-cinq ans au service de nos maisons. Leur atelier de menuiserie était un vrai oratoire. Oraisons jaculatoires, *Ave Maria*, jaillissaient du cœur ou des lèvres des travailleurs presque sans intervalles. Les cris de : Jésus, mon amour ! Marie, mon espérance ! répétés alternativement par l'oncle et le neveu, au milieu d'autres oraisons jaculatoires, formaient comme la chaîne d'or qui unissait leurs deux âmes et, du travail de l'atelier, les élevait constamment vers le ciel. Le T. R. P. Desurmont proposa l'étude au Fr. Gérard, mais celui-ci ne se sentait d'attrait que pour servir humblement la Congrégation dans l'office d'architecte. Dès qu'il eut fait les vœux, en 1874, il rendit, avec son oncle, le C. F. Édouard, les plus grands services à sa chère Famille religieuse. Jusqu'en 1880, Gannat, Saint-Nicolas-du-Port et Paris occupent nos deux frères. En 1880, c'est la Hollande où ils aménagent des refuges pour les novices et Étudiants chassés par les décrets portés contre les religieux, à Oosterhout, Geleen, Stratum, Dongen et au jувénat d'Uvrier. Une accalmie dans la persécution appelle le Fr. Gérard à Antony pour y bâtir une vaste maison destinée au noviciat et à la résidence du R. P. Provincia, puis à Thury-en-Valois pour aménager la future maison des étudiants qui quittent Dongen.

Mais c'est maintenant la période glorieuse, non moins que féconde, et qui a mérité au Fr. Gérard le juste renom d'architecte de Notre-Dame du Perpétuel Secours. Ce fut tour à tour l'église de nos Pères à Madrid, réputée l'une des plus belles de la capitale ; celle de Paris-Ménilmontant, magnifique par la beauté artistique et la hardiesse inspirée de ses lignes ; celles de Mulhouse, des Sables d'Olonne et celle de Santiago qui fait l'admiration de tout le pays. Puis viennent la restauration et l'embellissement de l'Église Saint-Alphonse à Rome, la construction de la maison près l'église Saint-Joachim. Léon XIII le fait venir pour expertiser le palais de Latran. Plus de vingt fois il est appelé à Rome par les supérieurs. Enfin ce sont les Rédemptoristes de Scala, de Saint-Amand, de Wagnies, et de Namur qui recourent à son talent, et a ussi de nombreuses communautés étrangères à la Congrégation. En 1903, c'est le jувénat de la Province de Paris qu'il élève à Mouscron à la gloire de Saint Gérard, son patron, et c'est encore aux benjamins de la Congrégation qu'il consacre les dernières journées de sa vie.

Le Fr. Gérard se montra le vrai religieux Rédemptoriste, disciple de saint Alphonse et esclave de la Règle. En tête de ses résolutions s'accuse le soin extrême qu'il a d'avancer chaque jour dans une filiale dévotion envers la Très Sainte Vierge, jusqu'à la mort. C'est au Très Saint-Sacrement que Marie le conduisit. « Je dois travailler pour Lui et non pour une vaine gloire. » Le dimanche était pour lui le jour de la prière à l'oratoire ; il y priait à genoux et sans bouger. Il retardait ses occupations plutôt que d'omettre ou d'abréger

l'oraison. Ses intentions étaient innombrables : l'Église, la Congrégation, les âmes, le Pape, les supérieurs, les missions, les confrères. Aussi longtemps que vécut le Fr. Gérard, il s'effaça toujours derrière son oncle qu'il appelait « le patron ». Sa charité était généreuse, délicate, clairvoyante, douce et patiente avec les entrepreneurs et les ouvriers. Et, dans ce travail de vie intérieure, le Fr. Gérard pratiqua souvent la vertu d'une manière héroïque, sans qu'on s'en doutât autour de lui. Il eut à subir de grandes épreuves intérieures et les supérieurs durent le mettre en garde contre ses appréhensions et l'exciter à se reposer tranquillement en Dieu. Après soixante-trois ans passés au service de la Congrégation, pris soudain d'un mal, qui pendant dix jours allait le clouer à la croix par de vives souffrances, le cher Frère montra pleinement à tous, quels trésors de vertus et de grâces lui avait valus sa longue vie d'abnégation, de travail et d'oraison. C'est dans les sentiments de reconnaissance pour sa vocation, de parfaite conformité à la volonté de Dieu, par des prières continuelles à la Très Sainte Vierge, à son « bon Maître, » qu'il consumma son sacrifice, peu après l'angelus de midi. Il reçut alors, nous en sommes persuadés, la récompense de son héroïque fidélité à la grâce de la vocation religieuse dans la Congrégation. — « *Domine, dilexi decorem domus tuae, et locum habitationis tuae.* » Ps. 25.

Profession : 1^{er} mai 1874.

18 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

* 1768. Saint Alphonse publie « *La Pratique de l'amour envers Jésus-Christ* ».

Vers le dix-huit mars de l'année 1768 Saint Alphonse publie « le plus pieux et le plus utile de ses livres ascétiques » comme il l'appelle lui-même. A Naples, disait-il, on applaudit cet ouvrage, mais peu m'importent les applaudissements ; mon seul désir est de faire aimer Jésus-Christ dans ces tristes temps où Naples semble l'avoir complètement oublié. « Si le monde ne l'aime plus, disait-il à la sœur Brianna Carafa en lui envoyant un exemplaire de son livre, au moins, aimons-le beaucoup, nous, qui lui sommes consacrés. »

Après avoir composé ce livre et enseigné aux chrétiens le moyen de souffrir avec mérite et avec fruit, Saint Alphonse dut pratiquer lui-même et jusqu'à l'héroïsme les sublimes leçons qu'il avait données aux autres. Il est difficile de peindre le martyre que Dieu lui fit subir. Sa vie, depuis cette époque, ne fut plus qu'une longue agonie. Il resta perclus durant dix-neuf ans, la tête enfoncée dans la poitrine, sans que son regard pût un instant s'élever jusqu'au ciel.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, 252 et 259.

NÉCROLOGE

C. F. Louis (Henri Fèvre). Mesnil-les-Hurlus (Marne), 1915.

Frère novice, tué à la guerre de 1914.

Le cher Frère Louis naquit à Ville-sur-Illon (Vosges) le 12 avril 1888 d'une famille pauvre des biens de la terre, mais riche des trésors de la foi. Dans sa jeunesse, il songea à se consacrer.

crer à Dieu par le sacerdoce, mais le ciel voulait qu'il fût victime de la guerre. Ce jeune novice avait des qualités bien précieuses. Il plaisait surtout par sa modestie, son esprit de foi, son amabilité, presque sa distinction. C'était une âme de prédestiné que Dieu avait prévenue de ses grâces. Henri Fèvre y correspondit généreusement et il échangea cette vie périssable contre l'éternelle félicité des cieux. — « *Bonus miles Christi Jesu.* » 2 Tim. 2, 3.

19 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

1762. Saint Alphonse reçoit du Pape l'ordre d'accepter sa nomination à l'Évêché de Sainte Agathe des Goths.

C'est le 19 mars 1762 que le Père Mazzini, entrant dans la cellule de notre Père Saint Alphonse lui dit : « Père, disons un *Ave Maria* à la Madone. » Le courrier est donc venu ? « Disons d'abord un « *Ave Maria* », reprit Mazzini », et il lui fit connaître la volonté formelle du Pape. « Où sont les lettres, dit saint Alphonse, et voyons s'il n'y a pas moyen de les interpréter. » Après les avoir lues, levant les yeux au ciel : « Non, il n'y a pas d'interprétation possible, c'est un précepte formel : « Volonté du Pape, volonté de Dieu ! » — Sa seule consolation comme sa seule espérance, c'était de penser qu'un jour il retrouverait sa petite cellule de Nocera.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, p. 7-9.

1785. Profession religieuse de Saint Clément-Marie Hofbauer.

C'est en ce jour que Saint Clément-Marie prononça ses vœux de religion avec son ami le Père Thadée Hübl, à Rome, dans notre couvent de Saint-Julien, entre les mains du Supérieur général, le R. P. François de Paule. Dès l'entrée de ces deux Autrichiens dans la Congrégation, notre Père saint Alphonse s'écria plein de joie, en prophétisant : « Voilà deux vocations dont Dieu se servira pour faire éclater sa gloire dans les pays du Nord. »

1858. Circulaire du Révérendissime Père Mauron concernant le recrutement des sujets.

Dans une circulaire du 19 mars 1858 le Révérendissime Père Mauron disait : « Nos Constitutions avertissent expressément le Recteur Majeur de ne nourrir aucune inquiétude pour le recrutement de nouveaux sujets : il doit uniquement prier le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers selon son cœur, et, pour attirer des novices dans l'Institut, il ne doit employer d'autres moyens que la prière et le bon exemple. Saint Alphonse ne dit-il pas que la Congrégation n'a pas besoin de sujets nombreux, mais qu'il lui en faut de bons, et que des ouvriers

peu nombreux mais fervents, feront plus pour la gloire de Dieu et le salut des âmes que des religieux nombreux mais tièdes et sans ferveur ? Efforçons-nous donc, conclut le R^{me} Père, d'observer fidèlement l'esprit et la lettre de notre Règle ; pratiquons la perfection évangélique dont elle nous trace le modèle, et demandons humblement au Seigneur les ouvriers nécessaires : le Dieu tout-puissant ne manquera pas d'écouter les prières de la Vierge Immaculée et de Saint Alphonse, et il nous enverra sûrement les hommes qu'il nous a destinés.

(Circulaire du 19 mars).

1859. Érection de la Province de Germanie Inférieure.

Les premiers apôtres de cette Province furent les RR.PP. Léopold Ottmann et Zobel. La première maison fut établie à Trèves, le 15 février 1851 et la Province érigée en 1859, par le Révérendissime Père Mauron.

1876. Commencement de la Vice-Province du Chili et Fondation de Santiago.

En 1868, le R^{me} Père Mauron avait envoyé des Pères Belges pour tenter une fondation au Chili. Quatorze mois après leur arrivée, ils furent obligés de renoncer à leur projet, vaincus par les difficultés matérielles de l'entreprise.

Sur ces entrefaites, eut lieu l'assassinat de Garcia Moreno, président de l'Équateur. Le R.P. Didier, Visiteur de nos maisons déjà établies à l'Équateur, craignant que cet événement devienne l'occasion de l'expulsion de nos communautés, voulut se préparer un refuge au Chili. Il envoya le Père Mergés et deux autres confrères en éclaireurs à Santiago. Reçus avec une exquise charité par les Pères de Picpus, ils examinèrent successivement six projets de fondation, qui tous furent reconnus impraticables. Après six mois de recherches, leurs charitables hôtes leur signalèrent une chapelle modeste, non loin de la gare, bâtie sur un terrain appartenant à un homme fortuné et très chrétien. L'aspect misérable du sanctuaire, la maisonnette adjacente avec cinq chambres humides, le désert qui les entourait, étaient peu engageants. Mais les conseils de deux amis, l'un Picpucien, l'autre Jésuite, le recours à la prière et aussi l'espoir de voir ces terrains vagues devenir bientôt un faubourg ouvrier, dissipèrent les appréhensions du P. Mergés. Monseigneur l'Archevêque fit aux nouveaux missionnaires un accueil très bienveillant, les bénit et approuva la fondation. Le 19 mars 1876, le président du Chili donnait l'autorisation légale et, le 26 mai, les Pères prenaient possession de leur couvent. Installée dès le premier jour sur le pauvre maître-autel, l'Image de Notre-Dame du Perpétuel Secours attira un nombre considérable de fidèles. Ce qui nous conquit la sympathie du public, fut en partie l'acte héroïque de l'un des nôtres. Le P. Desnoulet, appelé près d'un malade, s'aperçut que celui-ci vomissait la sainte hostie. Le Père s'agenouilla avec calme, recueillit les fragments de l'Hostie sainte et les avala. Les premiers mois de la fondation furent pénibles. Enfin l'année suivante 1877, les renforts venus de France et de l'Équateur, changèrent la situation et la visite canonique mit le sceau à l'œuvre. Plus tard la chapelle primitive fut remplacée par une superbe église, la plus belle du Chili au point de vue architectural, grâce au merveilleux talent du regretté Frère Gérard.

NÉCROLOGE

R. F. Henri Eslan. Mouscron 1919.

Ce jeune Etudiant est né à Pipriac (Ille-et-Vilaine), le 18 octobre 1896. Il arriva au jувénat de Mouscron à la suite d'une mission que nos Pères venaient de prêcher dans sa paroisse natale. Il se fit remarquer durant ses études par le haut idéal de science et de vertu qu'il s'était proposé, par son esprit de méthode, par son courage et sa constance. Il fut toujours un travailleur modèle. Il eut à un degré remarquable le souci de ne pas perdre une minute de son temps. La pratique des vertus passait toujours avant l'étude. Plein d'une sainte ambition, il avait un vif désir d'arriver à une haute perfection, cherchant à plaire à Dieu en se renonçant en tout. A chaque importante action, avait-il dit, je me fixerai quelque chose de pénible à faire. Ce jeune étudiant fut admis à prononcer ses vœux de religion sur son lit de mort. Il avait vingt-trois ans. — « *Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus.* » Sap. 4, 11.

Profession : 19 mars 1919.

20 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

1723. Seconde retraite spirituelle de Saint Alphonse chez les Pères Lazaristes.

Six mois après avoir reçu le sacrement de Confirmation, à l'âge de vingt-six ans, S. Alphonse suit les exercices d'une seconde retraite dans la maison de la Mission. Il y puisa encore une grande abondance de grâces. Il se fortifia dans la résolution qu'il avait prise de se donner entièrement à Dieu et de renoncer à toute alliance terrestre. C'est là qu'il se détermina à céder à son frère Hercule son droit d'aînesse, quoiqu'il n'eût pas encore pris le parti, comme il le fit un peu plus tard, de laisser le monde et la pratique du barreau. La Providence disposait tout avec suavité, éloignant peu à peu de son cœur les obstacles qui auraient pu s'opposer à la grâce divine.

Cardinal VILLECOURT. *Vie de Saint Alphonse*, I, 26.

NÉCROLOGE

Le Serviteur de Dieu : R. P. Alexandre de Meo. Nole (Italie), 1786.

Le célèbre prédicateur Alexandre de Meo ouvrait, le soir du 20 mars, les saints exercices de la Mission à Nole ; il n'avait pas fini l'exorde de son sermon qu'il tomba dans la chaire, frappé d'apoplexie. On le porta mourant devant l'autel de la Très Sainte Vierge, où il reçut les derniers sacrements.

Né le 3 novembre 1726, le Père de Meo illustrait la Congrégation depuis quarante ans par sa piété, son éloquence et surtout par une science vraiment prodigieuse. Sa renommée

s'était répandue dans tout le royaume de Naples. Il est l'auteur des célèbres annales du Royaume de Naples en douze volumes in-folio. Saint Alphonse l'avait nommé professeur de Théologie à la place du fameux Père Muscari; et il disait à son sujet: « Le génie d'Alexandre me donne une idée de la sagesse de Dieu. » Sa vertu était à la hauteur de son intelligence. Trois amours remplissaient son cœur: Le Très saint Sacrement, la Très Sainte Vierge et la Règle. La Congrégation perdit en lui, non seulement un grand missionnaire, mais un homme de science vraiment extraordinaire et universellement estimé. Saint Alphonse avait prédit sa mort, deux jours auparavant, en disant: Ces jours-ci, un grand malheur va frapper la Congrégation. — « *Copiosa apud eum redemptio.* » Ps. 129. P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, 596.

Profession : 17 janvier 1749.

Ordination : ? ?

R. P. Cyrille Pittet, Houdemont 1876.

Le R. P. naquit à Pers-Jussy (Savoie), le 11 avril 1850. Dès le noviciat, il brillait par sa droiture et son ouverture de cœur. Sa belle imagination, son heureuse mémoire, son éloquence naturelle, sa parole facile, ses aptitudes aux études sérieuses, toutes ces qualités le classaient parmi les meilleurs élèves. Ordonné prêtre, le Père Pittet ne jouit de la grâce du sacerdoce que durant huit mois. Sa vie sainte et pieuse lui obtint de Dieu et de Marie une mort des plus douces entre les bras du Révérendissime P. Raus, alors Recteur de Houdemont. — « *Caro mea, requiescet in spe.* » Ps. 15.

Profession : 7 septembre 1868.

Ordination : 18 juillet 1875.

C. F. Odilon (Henri Sargier), Malancourt 1916.

tué durant la guerre de 1914.

C'est à Boucieu-le-Roy que naquit le Frère Odilon le 17 mars 1877.

Le Cher Frère est un enfant de l'Ardèche, à l'âme droite et ouverte. Il exerçait l'office de boulanger à Uvrier. C'est là que la guerre est venu le chercher et, au service de la France il mit le même dévouement qu'au service de la Congrégation. D'après le témoignage de ses compagnons, le Frère Odilon s'est conduit comme un héros; il choisissait toujours et demandait à occuper les postes les plus pénibles et les plus dangereux. Le jour où il fut tué, ordre avait été donné de tenir jusqu'au dernier dans la tranchée; il a accompli le commandement à la lettre jusqu'au moment où luttant tout seul il reçut presque à bout portant un coup de feu à la tête. — Le cher Frère était invariablement gai et joyeux. Ce qu'il exprimait d'ailleurs d'une façon rude et plaisante à la fois. « Si nos ennemis me crèvent la peau, disait-il à son supérieur d'Uvrier, ayez bien soin de ne pas vous en attrister, car le malheur ne sera pas grand et la maison ne perdra pas grand chose. » C'était la traduction en fait d'une sentence de même terroir, trouvée dans ses notes intimes: « Le Frère qui n'est pas humble et qui n'est pas obéissant, ce n'est pas un Frère, c'est une guenille. » — « *Bonus miles Christi Jesu.* » 2 Tim. 2, 3.

Profession : 15 avril 1906.

R. P. Léon Denis, Antony 1920.

Le R. P. Léon Denis fut le successeur du R. P. Armand Mère comme directeur de la Revue « *La Sainte Famille* ». Il s'en occupa durant quarante ans avec un inlassable dévouement et un zèle apprécié de tous. — Le R. P. naquit à Douai le 7 septembre 1849 d'une honorable famille qui donna au bon Dieu deux de ses enfants: un Rédemptoriste et une fille de la Charité. L'apostolat par la plume fut le seul que lui permettaient ses aptitudes naturelles ou acquises, le seul qui n'outrepassât point ses forces physiques. Les nombreuses années qu'il a consacrées à la publication de la Revue n'auront pas été inutiles. Son apostolat de dévouement obscur, les lumières qu'il a contribué à répandre, les prières et les bonnes œuvres qu'il a provoquées, lui auront obtenu d'entendre le Divin Maître lui dire: « *Bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle sur de petites choses, je vais t'établir sur de plus grandes: Entre maintenant dans la joie de ton Seigneur.* »

Profession : 15 août 1874.

Ordination : 14 juillet 1878.

C. F. Anselme. (Nicolas Faber), Attert. 1929.

Digne fils de ce catholique Luxembourg qui a donné tant d'excellentes recrues à la Congrégation, Nicolas Faber, plus tard Frère Anselme, naquit le 17 mars 1862, d'une très chrétienne famille de cette contrée. Il vint à Paris, comme nombre de ses compatriotes, pour y chercher une occupation et un gagne-pain. Il y trouva beaucoup mieux : l'appel de Dieu à la vie religieuse vers laquelle n'eut pas de peine à le diriger le pieux directeur auquel il s'était confié, le R. P. Gœdert, Luxembourgeois comme lui et chargé de l'œuvre allemande de Ménilmontant.

Après sa profession religieuse, le Frère Anselme se donna tout à l'Institut qu'il servit quarante ans durant, avec un zèle et une fidélité inlassables, dans les résidences où l'obéissance l'envoya, principalement à Valence et à Nancy. Tour à tour, ou simultanément, cuisinier, portier, économe, linge, etc..., notre digne F. Anselme peut, d'après ses Supérieurs, être caractérisé d'un mot qui le peint tout entier : *le fidèle Eliézer*. Mêmes vertus que le serviteur d'Abraham ; foi vive, charité ardente, intégrité absolue, conscience irréprochable, total oubli de lui-même, dévouement sans bornes et de tous les instants aux intérêts spirituels et temporels de sa chère Famille religieuse. Riche de ces qualités qui faisaient oublier ce que sa nature avait parfois d'un peu bougon et sauvage, il se dépensa sans compter et jusqu'au total épuisement de ses forces, pour la Congrégation qu'il aimait. Il passa ses dernières années à Attert, où il put encore remplir avec le même soin scrupuleux les modestes fonctions de linge. C'est là qu'il s'éteignit de la mort des justes, après quelques semaines de grandes souffrances religieusement supportées. — « *Euge serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui.* »

Profession : 25 décembre 1895.

21 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

* 1879. Lettre du R. P. Desurmont aux fondateurs de la Vice-Province d'Espagne.

C'est vraisemblablement vers le milieu de ce mois que le R. P. Desurmont écrivait cette lettre aux Pères qu'il venait d'envoyer dans la Vice-Province d'Espagne.

« Je voudrais, disait-il, que cette première année fut consacrée non pas seulement à la formation des sujets au point de vue de la langue, mais encore et surtout à la consolidation de l'union avec Dieu et en Dieu. Partout et toujours il est vrai de dire que le vrai soutien, la vraie base de nos entreprises, c'est l'esprit d'oraison comme le dit la Règle dans la constitution du Recteur. Mais pour des raisons particulières et multiples, cette nécessité est particulièrement grande en ce qui concerne la naissante Province d'Espagne. Je suis persuadé que, si dès le principe, elle reçoit comme tradition, le culte très sérieux de la vraie vie intérieure, elle donnera à la Congrégation beaucoup de consolations, qu'elle lui créera au contraire beaucoup de misères, si, dès le principe, les choses qui se rapportent à notre vie contemplative sont établies sur le pied d'une certaine médiocrité. Et en cet ordre de choses, tout dépend des premiers commencements. Là où les premiers fondateurs d'une Province ont vécu dans la pratique d'une vie intérieure à la hauteur de nos Règles, il y a chance de conserver dans la Province

toute entière l'inestimable bienfait de l'esprit d'oraison. Là, au contraire, où les premiers commencements n'ont pas été marqués par une grande abondance de vie de prière, il y a danger de se trouver dans la suite réduit au médiocre en fait de piété : ce qui, en Espagne surtout, serait mortel. Les Espagnols ont besoin du régime de la sainteté et ils en sont tout à fait capables. Mais pour cela il faut que les sujets qui entreront chez nous respirent une atmosphère de profonde vie intérieure. C'est pour toutes ces raisons que, pour mon compte, je voudrais qu'il y eût une communauté où l'on observât dans toute leur plénitude nos règles de vie intérieure et de sanctification personnelle, et que les autres maisons, en attendant le renfort nécessaire pour faire de même, ne formassent pas de communauté proprement dite. »

NÉCROLOGE

C. F. François Tartaglione, Naples, 1774.

Né à Marcianisi, diocèse de Capoue, le 7 août 1713, c'est à l'âge de douze ans que François résolut d'embrasser l'état religieux, comme Frère coadjuteur chez les PP. Jésuites. Dieu permit qu'il tombât malade. Rentré dans le monde, il rencontra Saint Alphonse au cours d'une mission. L'ayant entendu prêcher sur l'enfer, il voulut le suivre. « Mon ami, dit saint Alphonse, la table des Jésuites n'est pas la nôtre, et vous ne trouverez pas chez nous les mêmes commodités que chez eux. Dans notre Congrégation, il faut souffrir, car nous sommes dans la plus grande pauvreté. » « Me voici prêt à tout souffrir, répondit François, pour sauver mon âme. » On l'accepta. Toujours humble et soumis, il n'y avait pas de travail qu'il ne fût prompt à embrasser ; par sa patience et sa bonne humeur, il servait de modèle à tous, et ses exemples les portaient à la plus haute perfection. A un grand amour du travail il joignait celui de l'oraison, et, dans les occupations les plus propres à distraire, on le voyait tout recueilli et uni à Dieu. Il était, de plus, préoccupé de se vaincre lui-même et de dompter ses passions. La nature l'avait doué d'un extérieur très avenant. Sollicité au mal par une dame de haut rang, il lui dit : « Madame, il y a un Dieu, et il y a un enfer. » Et il s'enfuit tout tremblant. Porté à la colère, il commit un jour une grave incartade. Saint Alphonse lui enleva l'habit religieux et le délia de ses vœux durant six mois. Repentant, il fut admis à la profession. Durant toute sa vie, d'après le témoignage du P. Tannoia, « le Frère Tartaglione fut un vrai modèle d'humilité, de patience, de piété, de persévérance à se vaincre. *Heureux ceux qui meurent de la mort des justes ! plus heureux encore ceux qui l'ont fait précéder d'une vie pleine de mérites et de bonnes œuvres !* »

R. F. Jacques Bouvier. Fribourg, 1844.

Né à Délémont (Jura) le 24 novembre 1822, d'honorables parents, Jacques Bouvier fit dans sa jeunesse d'excellentes études. Doué de brillantes qualités, il se montra travailleur acharné, modèle de charité et d'affabilité, à tel point qu'il excita la jalousie de ses condisciples. A leurs indignes procédés il ne répondait que par une charité plus empressée : aussi maîtres et élèves l'estimèrent grandement. Tandis qu'il étudiait à Fribourg, il fit la connaissance de nos Pères, lut la vie de Saint Alphonse et fut pris d'un ardent désir d'entrer dans la Congrégation. Ce désir était si intense qu'il allait jusqu'à monter sur le toit d'une maison voisine pour voir les Rédemptoristes en récréation. Malgré sa santé délabrée, les Supérieurs le reçurent à cause de ses qualités intellectuelles et morales. Durant deux mois il eut à lutter contre l'affection désordonnée et même les menaces de ses parents. Au noviciat comme au studentat, le R. F. Bouvier fut un modèle d'union à Dieu et de travail pour Dieu. Il possédait à un degré éminent les dévotions du vrai Rédemptoriste ; lisait et relisait les ouvrages de Saint Alphonse ; sa pauvreté était sévère ; il trouvait tout le monde parfait, à part lui. La phtisie ruina sa pauvre constitution. Le R. F. avait laissé un tel souvenir de sainteté à ses confrères, que ceux-ci, à sa mort, songèrent plutôt à le prier qu'à prier pour lui. — « *Memor fui Dei et delectatus sum.* » Ps. 76.

Profession : 31 octobre 1842.

T. R. P. Michel Neubert. Pérouse, 1882.

Michel Neubert naquit le 15 octobre 1805 à Bergheim (Haut-Rhin). Ses jeunes années faisaient prévoir que plus tard il deviendrait quelqu'un et ferait quelque chose. Je serai prêtre ou soldat, disait-il. Le livre des visites au Très Saint Sacrement de Saint Alphonse jeta dans son âme les premiers germes de la vocation. Michel fut reçu dans la Congrégation par le Révérendissime Père Passerat, à la Valsainte (Suisse). Dès sa prêtrise, il enseigna la philosophie, devint préfet des étudiants et enfin missionnaire. De concert avec les RR. PP. Zobel et Czech il inaugura les missions dans le duché de Bade. Son éloquence, son zèle, sa charité lui donnaient sur les cœurs un empire extraordinaire. On venait de trente et cinquante lieues pour entendre ses prédications ; le bien qu'il fit dans les missions est incalculable. Il fut aussi l'apôtre et le régénérateur du clergé badois. Il préserva enfin le pays de Bade d'un imminent naufrage dans la foi. L'Alsace fut aussi le témoin de son zèle ardent, il la parcourut en tous sens ; ayant reçu en partage une santé de fer, il résistait à toutes les fatigues. On disait de lui : le Père Neubert est un prédicateur populaire, le premier qui ait paru jusqu'ici ; il réunissait en effet en sa personne les deux qualités les plus disparates et cependant les plus essentielles au prédicateur populaire : la solidité et la profondeur de la doctrine, jointes à la simplicité et à la clarté. Il avait un don particulier pour gagner les cœurs.

Nommé Recteur de Fribourg, à trente-deux ans, par le Vénérable P. Passerat, il devint l'architecte de son couvent, et eut comme consultants les PP. Czech et Mauron. Nommé plusieurs fois Recteur en différentes maisons, il prit part au Chapitre Général de 1855 et plaida avec énergie la cause de l'observance régulière. Le P. Neubert fut, dans toute la force du terme, un homme de foi, de règle, de vie intérieure et de prière jusqu'à la dernière heure. Il lui restait à faire un acte de générosité vraiment sublime. Le R^me Père Mauron étant tombé gravement malade, le P. Neubert offrit à Dieu pour lui sa vie en sacrifice. Dieu l'exauça ; il mourut deux mois après. — « *Collaudabunt multi sapientiam ejus et usque in saeculum non debebitur.* » Eccli. 39-12.

Profession : 9 novembre 1824.

Ordination : 31 mai 1828.

C. F. Gröll, (Antoine), Uvrier. 1888.

— Novice. —

Champigneulles, où naquit le Frère Gröll, le 11 du mois de juin 1865, est un village de la Lorraine, agréablement situé au milieu des collines et des prairies qui entourent la ville de Nancy. Dieu envoya à Champigneulles le R. P. Alphonse George pour y prêcher la mission. Sa parole éclaira le jeune Antoine qui, au premier appel de Dieu, répondit comme Samuel : *Domine, ecce ego, quia vocasti me.* Antoine était très bien doué, surtout du côté de l'invention et de l'imagination ; il se distinguait moins par la profondeur que par la finesse et l'originalité de son esprit. Il avait une âme ardente, sensible, tendre, un peu rêveuse ; une âme d'artiste. Il était à la fois bon poète et musicien, chantant avec beaucoup d'expression, tournant facilement les vers et déclamant avec beaucoup de feu ; il composait avec art et sans trop de peine. Tant de qualités désignaient cet enfant comme devant rendre plus tard à la Congrégation de très grands services. A Contamine et à Uvrier, c'était le plus courageux, le plus entendu en toutes sortes de travaux, sans qu'il fût possible de le modérer. Les fatigues excessives qu'il se donna en maintes occasions altérèrent sa santé. Il dut user de ménagements, de certaines dispenses ; mais Dieu qui le chérissait ne tarda pas à lui offrir la croix comme moyen de rédemption. D'abord il dut lutter contre lui-même, réprimer sa vivacité naturelle et les saillies de son caractère. Il s'y appliqua de toutes ses forces. Il eut à un degré éminent cette parfaite ouverture de cœur si nécessaire au jeune âge ; et cela lui attira toujours et partout la confiance de ses maîtres et la sympathie de ses disciples. Charité ingénieuse, amour de la mortification et de la pauvreté, il cherchait à se dévouer même au péril de sa vie et se réservait ce qu'il y avait de plus pauvre et de moins commode. Ses conversations étaient pieuses, élevées et très surnaturelles. La perte de sa mère, les ennuis et les chagrins qui lui vinrent de sa famille, une chute très grave qu'il fit en vacances et qui faillit lui coûter la vie, furent autant d'épreuves, qui, à la veille d'entrer au noviciat, assaillirent son âme. Mais Dieu le voulait Rédemptoriste. Son noviciat fut fervent, et il obtint la grâce de faire profession avant de mourir. — Antoine Gröll fut unanimement regretté de tous. Le R. P. Hauger, directeur du juvénat d'Uvrier, qui avait dirigé, aimé et estimé cette âme noble et généreuse, aussi forte que patiente, rendit un magnifique

témoignage à sa droiture, à sa délicatesse, à son dévouement. A la Villa Caserta, le Révérendissime Père Mauron, qui n'avait oublié ni le talent du jeune littérateur, ni le courage admirable de cette âme, fut très affligé de cette perte, mais en même temps consolé par la mort édifiante du jeune Frère. Il en fit lire la relation devant toute la communauté romaine ; et le lendemain, dans un sermon public, un Père qui s'était trouvé présent à cette lecture en prit occasion pour louer le Dieu qui se plaît à faire croître dans l'humble champ de Saint Alphonse de si belles fleurs de sainteté. — « *Placita enim erat Deo anima illius.* » Sap. 4, 14.

Profession : 9 février 1886.

C. F. Narcisse Chedal. Suse, 1919.

Le Frère Narcisse est né le 3 mai 1849 à Lullin (H^{te}-Savoie). Entré dans la Congrégation, il fut surtout occupé à des travaux d'intérieur, à cause de la délicatesse de sa santé. Très attaché à la Congrégation, fier de lui appartenir, il s'intéressait fortement à ses hommes et à ses œuvres. C'était un religieux fidèle en ses amitiés, très accueillant pour ses confrères, pour les prêtres et les étrangers qui venaient faire leur retraite annuelle. Intelligent, débrouillard, il était parvenu à savoir par cœur le nom des Evêques des différents sièges de France, et il aimait à en parler. Il souffrit longtemps d'un asthme. Le docteur qui le soignait n'avait pas assez d'expressions pour dire son admiration en voyant le calme et la résignation de son malade à supporter les excessives douleurs d'une opération qu'il dut subir à l'estomac. — « *Memor esto mei.* » Tob. 3-3.

Profession : 15 août 1881.

22 MARS

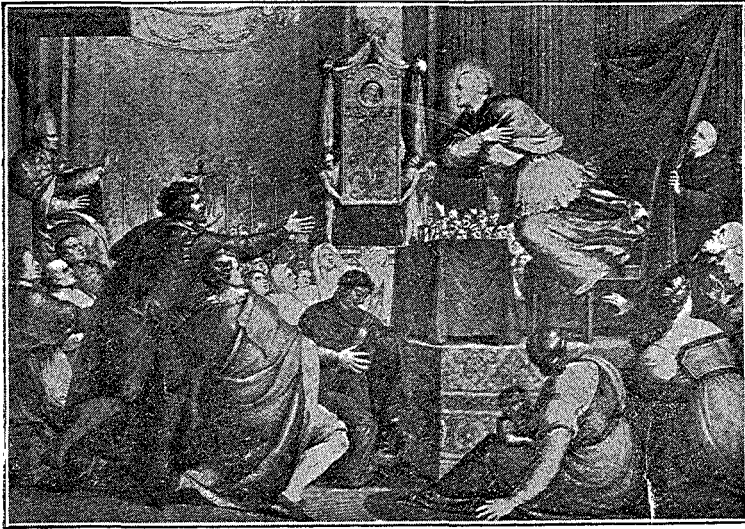
ÉPHÉMÉRIDES

1732. Première apparition de la Madone de « Foggia » à Saint Alphonse.

A Foggia, ville importante du royaume de Naples, on vénère un tableau miraculeux de la Très Sainte Vierge ; on l'appelle la *vieille Image* à cause de son antiquité. Au mois de mars 1731, un grand tremblement de terre ayant menacé la côte d'une destruction totale, on recourut à la protection de la célèbre Madone, et Marie, par un éclatant prodige, se plut à rassurer les habitants consternés. Le Jeudi Saint, 22 mars, en présence d'une foule immense, elle apparut visiblement dans ce tableau, sous la figure d'une jeune personne vivante, et durant plusieurs jours, la même apparition se renouvela à la vue d'une multitude toujours plus nombreuse.

Saint Alphonse prêchait alors une mission à Polignano. La mission terminée, le serviteur de Marie se rendit à Foggia vers la fin de février pour y vénérer la Sainte Image. On profita de sa présence pour le prier de prêcher une neuvaine en l'honneur de la Très Sainte Vierge. Malgré sa fatigue, saint Alphonse accepta. Les exercices furent donnés dans l'église même qui possédait le tableau miraculeux. Un soir après le sermon, pour contenter sa piété et voir le tableau de plus près, Alphonse gravit les marches de l'autel. Pendant qu'il contemplant la pieuse Image, la Vierge Marie lui apparut tout à coup et le jeta dans un ravissement qui dura près d'une heure. Quant il revint à lui, ne pouvant contenir l'élan de sa joie, il entonna l'*Ave Maris stella* que les trente témoins de cette scène, tant

ecclésiastiques que laïques, continuèrent avec lui. Les traits de l'apparition s'imprimèrent si bien dans son esprit que, le lendemain, ayant appelé un peintre, il le mit à même, par sa description, de les reproduire sur la toile. Cette peinture existe encore dans notre maison de Ciorani, ou du moins, elle existait avant l'invasion du royaume de Naples par les troupes piémontaises — Quarante-cinq ans après, en 1777, lors du couronnement de la Vierge miraculeuse, saint Alphonse attesta le miracle sous la foi du serment. « Nous attestons avoir vu dans le tableau la face de la Bienheureuse Vierge : sa figure était celle d'une jeune fille de treize à quatorze ans ; elle se mouvait à droite et à gauche ; la tête était couverte d'un voile blanc. Nous attestons de plus avoir contemplé cette auguste face avec une grande dévotion, une vive joie et des larmes d'attendris-



NOTRE-DAME DE FOGGIA, DITE « LA VIERGE AUX SEPT VOILES »,
QUI APPARUT DEUX FOIS A SAINT ALPHONSE

sement ; elle ne ressemblait nullement à une image peinte, mais elle présentait un visage de chair et saillant, comme celui d'une jeune personne en vie »

(*Revue « Sainte Famille »*, année 1877, p. 418, et P. BERTHE, I, p. 99).

NÉCROLOGE

R. P. Nicolas Lenoir. Varsovie, 1801.

Le P. Lenoir natif de la Picardie, fut un des trois jeunes gens qui entrèrent au noviciat de Varsovie avec le Vénérable Père Passerat. Lenoir et Mercier, natifs de la Picardie, et Vannelet de Reims, s'étaient rencontrés au séminaire de Wurzburg fondé pour les jeunes clercs français émigrés. Lenoir naquit en 1773 et entra dans la Congrégation en 1796. Compagnon et convive du P. Passerat, le Père Lenoir était un religieux très vertueux et très érudit. Ancien professeur d'hébreu, il possédait à fond les langues grecque, chaldaïque et syriaque. Ses vastes connaissances philosophiques et sa science du Talmud lui permirent

de travailler avec grand succès à la conversion des juifs de Varsovie. « *Esto fidelis usque ad mortem et dabo tibi coronam vitae.* Apoc., 2, 10.

Profession : 13 novembre 1796.

Ordination : 10 novembre 1797.

R. P. François Fasel. Contamine, 1861.

Le R. P. François, né le 22 avril 1819 à Vuissens, canton de Fribourg, manifesta dès sa plus tendre enfance la volonté de devenir prêtre. Ses parents très religieux se promirent de faire l'impossible pour que ce pieux désir fût réalisé. A treize ans, François était confié aux Pères Jésuites qui tenaient une maison d'éducation à Estavayer-le-lac. D'un pas égal il avançait et dans la piété et dans l'étude des lettres. A dix-neuf ans il entra dans la Congrégation. Novice à Saint-Trond (Belgique) sous la direction du R. P. Ottmann, puis étudiant à Fribourg, il fut ordonné prêtre. Missionnaire à Saint-Nicolas-du-Port, il se livra avec grand fruit au salut des âmes, soit en Lorraine, soit en Champagne, soit à Contamine. Il était par ailleurs magnifiquement doué : un grand désir de procurer la gloire divine, une volonté très tenace d'amener les pécheurs à de meilleurs sentiments, une éloquence très persuasive ; sa diction était remarquable. — Après sept ans de travaux apostoliques, il contracta une grave maladie de poitrine. Il avait tant prêché et prêché avec tant de force ! Il vécut ainsi, très éprouvé, durant cinq ans ; parfaitement soumis à la volonté de Dieu, il attendait la mort avec une admirable patience. Le jour de sa mort, il renouela ses vœux ; et, pouvant à peine parler, il recommanda à son vénéré père, présent à ses côtés, et à ses confrères, la fidélité à Dieu. — « *Dabit vobis mercedem vestram in tempore suo.* » Eccl. 51, 38.

Profession : 8 décembre 1839.

Ordination : 23 septembre 1843.

R. P. Meinrad Jost. La Nava del Rey (Espagne), 1882.

La note dominante de la vie du P. Jost fut son esprit de sacrifice poussé jusqu'au complet oubli de lui-même et de sa santé, en présence du devoir et de la vertu. Il naquit en Alsace à Bernhardsviller le 12 février 1835. Dès qu'il fut ordonné prêtre le R. P. se consacra à l'œuvre des missions ; mais bientôt une maladie grave du larynx l'empêcha de donner suite à ses grands désirs. Ses supérieurs le nommèrent préfet des étudiants à Téterchen en 1871, puis à Saint-Nicolas-du-Port, puis à Houdemont. Lors de la fondation de la Vice-Province d'Espagne en 1876, le T. R. P. Desurmont, Provincial, nomma le P. Jost Vice-Province de ces régions et il prit part à la fondation de cinq maisons.

Le P. Jost était un excellent religieux, austère, sévère, dur pour lui-même. Il exigeait aussi de ses sujets une vie de renoncement. Ses livres préférés étaient Saint Thomas et saint Alphonse. Il lisait chaque jour deux pages de sa Règle, se préparait à la sainte messe par une demi heure de prière et avait pour devise : la volonté de Dieu et le salut des âmes. Apprenant que le Révérendissime Père Mauron était gravement malade, son amour filial lui dicta d'offrir à Dieu sa vie pour le rétablissement d'une santé si utile à la Congrégation. Dieu accepta son sacrifice. Le Révérendissime Père vécut encore de longues années et le Père Jost mourut quelques mois après, au moment où il allait célébrer la sainte messe. — « *Mementote praeceptorum vestrorum, imitami fidem.* » Hebr. 13, 7.

Profession : 24 septembre 1852.

Ordination : 25 mai 1861.

C. F. Philippe (Louis Bourgeois.) Fauquemont, 1924.

C'est au sein d'une famille profondément chrétienne du Nord de la France à Saily-lez-Lannoy que naquit le Frère Philippe le 28 avril 1856. Au cours d'une mission qui se prêchait dans sa paroisse, il alla se confesser à l'un des missionnaires. Celui-ci, reconnaissant dans son âme des dispositions à la vie religieuse, lui dit : « Mon enfant, vous n'êtes pas fait pour le monde, il faut que vous soyez religieux. » Cette parole répondait à ses plus chers désirs. Louis Bourgeois entra donc dans la Congrégation à l'âge de vingt-et-un ans. Après sa profession, il fut généralement chargé, dans les différentes maisons de la Province, de la sacristie.

Il aimait éperdument sa famille religieuse. Il avait de sa vocation l'idée la plus haute. Il cherchait à se perfectionner de toutes manières dans l'accomplissement de ses devoirs, employant tous ses moments libres à compléter avec un certain acharnement son instruction. Il avait le perpétuel souci de bien soigner le matériel de nos maisons, de se rendre utile par toutes ses curieuses recettes. Il avait l'esprit de prière en partage. Déjà dans le monde il avait déposé sur son métier de tisserand un livre de prières qu'il lisait tout en travaillant. Le Frère Philippe eut pour les siens une affection toute sainte : c'était l'ange gardien de la famille. Chacun de ses neveux se sentait soutenu, aimé, aidé par les conseils et les prières de l'oncle. Malgré l'affaiblissement de sa santé, le Frère Philippe garda sa connaissance jusqu'à la fin, priant et s'unissant à Dieu. Il avait noté dans sa chroniquette toutes les grâces qui lui furent accordées un samedi ou un jour de fête de la Très Sainte Vierge. Sa Mère du ciel le récompensa une dernière fois en l'appelant au ciel un samedi, jour de la fête de Notre-Dame de Foggia, si chère à saint Alphonse. — « *Zelus domus tuae, comedit me.* » Ps. 68.

Profession : 15 août 1881.

Jean Viaud. Uvrier, 1895.

Juveniste.

Jean Viaud naquit le 18 janvier 1881, à Saint-Julien-de-Concelles (Loire-Inférieure). A l'âge de 12 ans il entra au Juvénat. C'était un enfant de grandes espérances et il fut très regretté de ses maîtres et de ses condisciples. La conformité à la volonté de Dieu était la vertu principale de ce juveniste, elle sanctifia toute sa vie et surtout ses derniers moments. « Dieu le veut, Dieu le veut, disait-il sans cesse, je veux ce que le bon Dieu veut. Encore une semaine, encore plus si cela lui plaît. » Quand il souffrait, un seul regard arrêté sur une image pieuse le calmait : c'était là toute sa plainte.

23 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

1871. Décret de Sa Sainteté Pie IX déclarant Saint Alphonse Docteur de l'Église.

Par un décret du 23 mars 1871 le Souverain Pontife Pie IX approuve et confirme la décision des Cardinaux de la Sacrée Congrégation déclarant à l'unanimité que Saint Alphonse-Marie de Liguori mérite l'auréole réservée aux Docteurs. Le 7 juillet de la même année le Pape annoncera au monde catholique l'honneur que le saint Evêque avait mérité par son éminente doctrine et ses glorieux combats pour la défense de l'Église.

NÉCROLOGE

La Mère Marie-Alphonse de la Volonté de Dieu. Malines, 1869.

Insigne propagatrice des Rédemptoristes.

La servante de Dieu, qui s'appelaît dans le monde Eugénie Gauvenet Dijon, naquit à Lorient le 22 janvier 1793. Son père J.-Bte Gauvenet, homme des plus distingués et magis-

trat remarquable, avait fait partie des conseils du Roi de France. La révolution l'ayant forcé à émigrer, ce fut à Mayence d'abord, puis à Strasbourg, que la jeune Eugénie fut formée à la piété et aux connaissances humaines. Sa famille ayant passé en Autriche, elle y rencontra le Vénérable Père Passerat qu'elle prit pour directeur de conscience. Ayant appris qu'il pensait à étendre au-delà des Alpes l'ordre des religieuses du Très Saint Rédempteur, elle s'offrit à lui pour ce dessein. Pour puiser à la source même l'esprit de l'Institut, elle fut envoyée par le serviteur de Dieu à Sainte-Agathe des Goths avec la Comtesse Antonie Welsersheimb. Elles y firent leur noviciat, puis passèrent à Rome où elles reçurent l'habit. Là, elles furent présentées par le Cardinal Odescalchi à Sa Sainteté le Pape Grégoire XVI qui bénit en leurs personnes les deux Instituts. De là elles se dirigèrent sur Lorette, puis rentrèrent à Vienne. L'Ordre se propagea dans la suite en Autriche, en Belgique, en France, en Hollande, en Irlande, en Espagne et au Canada. Ce fut dans le couvent de Malines que, le vingt-trois mars 1869, la Mère Marie-Alphonse échangea la vie mortelle contre les joies éternelles.

La vie de la Mère Marie-Alphonse nous donne le spectacle instructif et réconfortant d'une vertu s'exerçant dans le cercle des devoirs journaliers, par les pratiques communes, mais accomplies d'une manière non commune, dans le combat corps-à-corps avec la nature et ses penchants, dans la mort à soi-même, au monde et à ses convoitises, pour vivre d'une vie surnaturelle intense, la vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ. On admire dans la vie de cette sainte religieuse une vertu mâle et courageuse, forte et austère, prenant sa source au pied de la croix, s'exerçant par l'abnégation, le renoncement, le sacrifice, toute détrem-pée cependant de la douceur et de l'onction de la grâce qui découle du Cœur de Jésus.

— « *Quam pulchra est casta generatio cum claritate!* » Sap. 4.1.

Profession : 1832.

R. P. Édouard Douglas. Rome, 1898.

Lord Douglas, né à Edimbourg le 1^{er} décembre 1819, était un gentilhomme écossais, issu de parents protestants. Ayant achevé ses études à l'Université d'Oxford, il vint jeune encore à Rome. C'était en 1845. Là il reconnut la fausseté de sa religion, abjura le protestantisme et, méprisant tout respect humain, il voulut être initié au sacerdoce catholique. Devenu peu après le plus humble et le plus pauvre des enfants de Saint Alphonse, il consacra sa grande fortune aux œuvres de la Congrégation.

Outre les signalés services qu'il rendit à la Province Anglaise, il contribua largement par ses aumônes à acheter, construire et embellir la maison généralice de la Villa Caserta à Rome, et son église. Le malheur des temps la menaçant d'une ruine prochaine, le R. P. la sauva de ce péril imminent. Il édita en italien et en anglais un livre intitulé « *Le Divin Rédempteur* », contenant la description des saints lieux qu'il avait visités autrefois, mêlée aux récits évangéliques et aux traditions orientales.

L'humilité brilla chez lui d'un éclat tout spécial ; toujours il ambitionna la dernière place et les charges les plus obscures. L'esprit de pauvreté le poussa jusqu'à ne vouloir se servir que de choses usées et à ne se revêtir d'un habit neuf que sur l'ordre de son supérieur. La simplicité évangélique lui fit cacher ses talents extraordinaires et les trésors de science qui ornaient son esprit. Il aimait en un mot à être ignoré et compté pour rien. Durant de longues années, il fut tourmenté par de nombreuses et cruelles maladies. « Que la volonté de Dieu se fasse !... Béni soit le Seigneur ! répétait-il sans cesse. » Le R. P. mourut Recteur de la maison généralice à Rome. Il était le dernier survivant du Chapitre de 1855 et il alla rejoindre au ciel le R^ms Père Mauron, avec lequel il était lié d'une sainte amitié. — « *Cujus memoria in benedictione est.* » Eccli. 45, 1.

Profession : 8 décembre 1849.

Ordination : 25 juin 1848.

24 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

* Saint Alphonse modèle d'amour pour Dieu.

L'amour de Dieu était vraiment l'âme de sa vie, il en animait tous les détails et se manifestait à chaque instant par la pratique de toutes les vertus.

Amour affectif et plein de tendresse qui tressaille à la pensée des perfections divines, s'exhale en paroles brûlantes et ne peut contenir sa douleur à la vue de tant de péchés commis chaque jour sur la terre.

La contemplation de ses divines perfections et surtout de l'amour de Dieu pour nous le jetait hors de lui-même et il ne savait comment exprimer à Dieu la joie qu'il en éprouvait.

Mais qui dira sa tristesse à la vue des péchés des hommes ? « Que ne puis-je mon doux Sauveur, que ne puis-je laver de mes larmes et même de mon sang ces lieux infortunés où votre cœur plein d'amour a reçu tant d'outrages dans le Saint-Sacrement ! »

Amour effectif et souverainement généreux, qui se prouve par le sacrifice de tout ce qui n'est pas Dieu, et par le don le plus entier de lui-même ; par la soumission la plus parfaite à la divine volonté ; par le zèle le plus ardent pour la gloire du Seigneur. Généreusement il fait le sacrifice de tout ce que le monde peut lui offrir. Il s'emploie avec le zèle le plus dévorant à faire aimer Dieu des autres et à lui gagner des cœurs. Il n'a plus qu'un seul désir, qu'une seule passion : réjouir le cœur de son Dieu et le faire régner dans les âmes. Telle est l'ardeur de son zèle pour la gloire divine que rien ne peut l'arrêter ni le satisfaire. Comment même énumérer toutes les entreprises de ce zèle dévorant qui ne connut jamais le repos et qui avait fait vœu de ne perdre jamais de temps ? Par la prière, par le sacrifice, par la parole, par la plume, Alphonse est toujours apôtre. Et pendant sa longue carrière, ce zèle embrasé ne se ralentit point, mais il ne fait que croître de jour en jour.

Enfin S. Alphonse se plaît tout particulièrement à entourer de tous les témoignages de sa tendresse et de son dévouement le Fils de Dieu fait homme, Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la crèche, sur la croix et au tabernacle. Il contemple son Dieu devenu petit enfant pour paraître plus aimable à nos yeux. Des cris de douleur et de compassion s'échappent du cœur d'Alphonse au pied de la croix de son divin Maître. Devant le tabernacle, ne dirait-on pas un séraphin qui se consume d'amour ? Des ecclésiastiques se plaisaient à le considérer pendant les longues heures qu'il passait au pied des autels, absorbé dans l'amour de son Dieu. Ce spectacle les attendrissait et les embrasait eux-mêmes d'une sainte ferveur. Ils croyaient voir un ange plutôt qu'un homme.

NÉCROLOGE

R. P. François Wintringer. Bischenberg, 1870.

Le R. P., originaire du Luxembourg, naquit à Elwange le 10 mars 1825. Fils d'instituteur, il le fut lui-même un certain temps et entra dans la Congrégation en 1855. Durant ses années

de missionnaire au Bischenberg, il laissa le souvenir d'un travailleur infatigable pour la gloire de Dieu et les âmes, généreux et serviable au plus haut point, il s'attira l'affection de tous ceux qui entrèrent en relation avec lui. Il eut un talent particulier pour convertir les jeunes gens. Il avait une âme d'apôtre, allant, sur l'ordre de ses supérieurs, d'une mission à l'autre avec un dévouement incroyable. Le cher Père mourut les armes à la main, au cours d'un travail apostolique, résigné à la sainte volonté de Dieu, ayant sur les lèvres en mourant, le nom de celui qu'il avait tant aimé, le nom de « Jésus ». Ce fut son dernier mot. — « *Copiosa apud eum redemptio.* » Ps. 129.

Profession 2 février 1856.

Ordination : 26 mai 1861.

R. P. Claude Ferréol. Gannat, 1898.

Né à Saint-Étienne (Loire), le 1^{er} octobre 1865, le R. P. passa les premières années de sa jeunesse dans les bureaux de la Banque du Crédit Lyonnais. Entré dans la Congrégation, il ne prêcha pas beaucoup de missions, mais il avait au cœur la passion du salut des âmes. Doué d'un grand esprit de foi pour ses supérieurs et ses confrères, il se faisait tout à tous, malgré plusieurs maladies graves qui le minaient. Il était la joie de nos fêtes de famille en communauté par ses chants, ses poésies et ses ornementations. Une de ses résolutions était : Je veux être un homme énergique c'est-à-dire d'abnégation, me reniant sans cesse, me mortifiant toujours et ne cherchant que la sainte volonté de Dieu. Ce bon Père était très aimé et très estimé partout, mais surtout à Gannat où il mourut. Cet extrait de ses poésies nous montre de quels sentiments il était animé.

Oui, je pars sans regrets de ce terrestre lieu
Pour m'aller reposer sur le cœur de mon Dieu !
Dépouillant les douleurs de cette triste vie,
Je m'envole au bonheur dans la Sainte Patrie ;
Je baise le poignard dans la main de la Mort,
Un acte d'amour pur va couronner mon sort !

Oui, oui, j'aurais voulu porter ton Évangile,
O mon Dieu, loin, bien loin sur la plage stérile ;
J'aurais voulu répandre et ta gloire et ton Nom,
Porter encor le poids d'un labeur plus fécond ;
J'aurais voulu chercher les tribus infidèles,
Te gagner pour jamais leurs âmes immortelles
Et peupler de chrétiens la Cité de Sion ;
C'était le noble but de ma vocation.

Enfin, et c'est encor le soupir de ma vie,
C'est de mon cœur toujours la soif inassouvie !
Enfin, j'aurais voulu, mon Dieu, tomber martyr,
Dans d'atroces tourments, souffrir... et puis mourir !...
Mêler mon sang au sang qui coula du Calvaire,
Victime avec Jésus pour racheter la terre...

Mon Dieu, tu me comprends, tu comprends mes désirs...
Tu sauras estimer le prix de mes soupirs !
Si je voulais la vie, oh ! c'était pour te plaire,
C'était pour m'immoler en ton saint ministère,
Prêtre Rédemptoriste et toujours Rédempteur,
Holocauste d'amour comme le Christ Sauveur !

Mais puisque c'est déjà la fin de ma carrière,
Puisque ta voix m'appelle au sein du sanctuaire
Où règnent, glorieux, l'apôtre et le martyr,
Ah ! j'adore ton ordre, et meurs pour ton plaisir,
Heureux de me soumettre à ta volonté Sainte !

O mon maître, ô mon Dieu, je n'ai plus qu'une crainte
La crainte d'altérer ce bel acte d'amour !
Oh ! soutiens ma faiblesse, et, dans ce dernier jour,
Ne m'abandonne point jusqu'au moment suprême,
Pour qu'en mourant je dise encore : *Mon Dieu, je t'aime !*

(Extrait des poésies du défunt).

« *Modicum laboravi... inveni mihi multam requiem.* Eccli 51,35.

Profession : 8 septembre 1887.

Ordination : 4 octobre 1891.

C. F. Patrice (Jean Debuck). Fauquemont, 1924.

Le C. F. Patrice, dans le monde « Jean Debuck » était un flamand des environs d'Audenarde. Né le 16 juillet 1860 dans une famille très chrétienne, il avait plus de trente ans quand il vint faire son noviciat à Thury-en-Valois. Après sa profession le Frère Patrice exerça pendant presque toute sa vie la charge de jardinier, surtout dans nos maisons d'études. Il avait si peu d'aisance dans le maniement de la langue française que cela lui valait le privilège de tutoyer ses confrères et les supérieurs. Ses sœurs, ses neveux et nièces avaient pour lui une vraie vénération, lui confiaient leurs peines, avaient recours à ses prières et le bon Frère si humble et si modeste était heureux et fier d'avoir de si belles âmes dans sa parenté. L'idée qu'il se faisait de ses vœux et de sa profession était toute simple : Ce jour-là, « il s'était marié avec le bon Dieu. » N'est-ce pas là l'idée-mère de toutes les grandeurs de l'état religieux ? En conséquence de ce principe, le cher Frère faisait toutes ses actions pour faire plaisir à ses supérieurs et au bon Dieu : « Moi, travailler pour le Père Recteur, moi, obéir au Père Recteur ; moi, dire « capelets » pour la Sainte Vierge, et « capelets » pour le bon Dieu. » Si nous ne savons pas combien de talents le bon Maître lui a confiés, nous savons qu'il a fait fructifier ceux qu'il a reçus ; et, sans doute, il avait une bonne place dans cette hiérarchie spirituelle, visible aux yeux de Dieu et de ses anges, où toutes les valeurs purement humaines sont renversées.

Cependant depuis quelques années la santé du C. F. Patrice s'était altérée. Le dimanche 16 mars le R. P. Préfet des Frères fit sa conférence sur saint Joseph que l'on allait fêter le mercredi suivant. Le soir, le F. Patrice dit à un de ses confrères : « moi beaucoup prié saint Joseph pour mourir bientôt ; moi être exaucé. » Il le fut en effet, car huit jours après, le bon Frère, après avoir reçu tous les secours de la religion, rendit sa belle âme à Dieu. — « *Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter.* » Prov. X, 9.

Profession : 18 avril 1897.

25 MARS

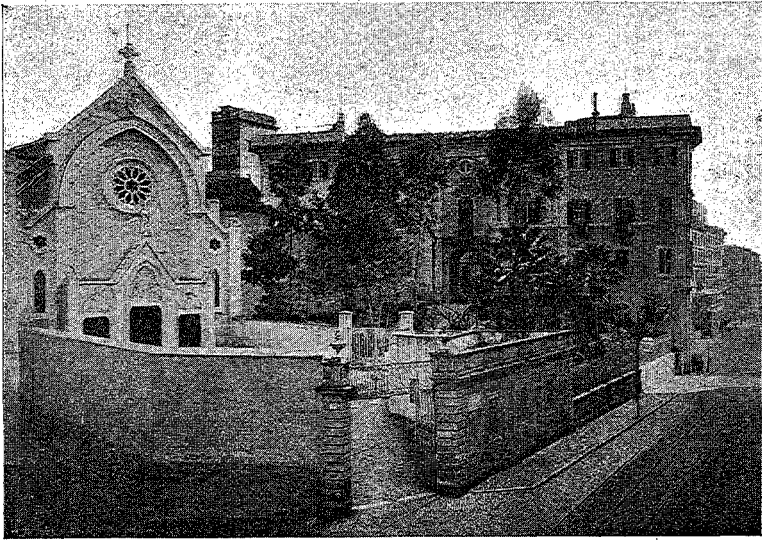
ÉPHÉMÉRIDES

1855. Fondation de la Maison généralice : Saint Alphonse, à Rome.

La propriété de la villa Caserta a une origine très ancienne. Dans l'enclos actuel de la villa Caserta, située sur la colline de l'Esquilin, s'élevait au premier siècle de l'ère chrétienne, la maison paternelle de Saint Clet, devenu plus tard le troisième Pape de la Sainte Église. Saint Clet, consacra sa demeure au culte, et en fit une église qu'il dédia à Saint Matthieu. Cette église devint un des premiers sanctuaires de la chrétienté où se réunissaient les premiers fidèles. Respectée par les persécuteurs, elle fut agrandie sous le règne de Constantin. Au XII^e siècle le, Pape Pascal II la fit restaurer et l'honora d'un titre cardinalice ; au XV^e siècle, les papes la confièrent aux religieux Augustins. Durant quinze cents ans la prière ne cessa donc de monter au ciel de cet endroit béni.

Quand en l'année 1499 arriva de Crète le tableau miraculeux de Notre-Dame du Perpétuel Secours. Sur l'ordre de la Très Sainte Vierge, Marie fut honorée durant quatre siècles dans l'église saint-Matthieu située entre Sainte-Marie Majeure et Saint-Jean de Latran. A la suite de la grande Révolution, en 1810, cette église fut détruite, et la sainte Image reléguée et oubliée dans la sacristie d'une église des Pères Augustins à Sainte-Marie in Posterula.

En 1855, le 25 mars, la Congrégation ayant acquis la propriété du duc Gaetani, duc de Caserta, avec la villa, bâtit l'église de saint Alphonse sur l'emplacement même de l'église Saint-Matthieu. Cette villa Caserta se trouve à deux pas du couvent de Saint-Julien, aujourd'hui détruit, où le Père Hofbauer fut admis dans la Congrégation sous le généralat du Père François de Paule. On apprit bientôt que le procès de béatification de Saint Alphonse avait été imprimé par les presses du duc Gaetani. Enfin, en creusant le terrain pour y asseoir les fondations de l'église saint-Alphonse, les ouvriers trouvèrent une antique médaille en or à l'effigie du saint Rédempteur. Si l'on ajoute que l'autorisation nécessaire pour vendre la villa fut donnée en la fête du Très Saint Rédempteur, et le contrat signé le jour où la Congrégation célèbre la fête de Notre-Dame des Grâces, il est permis de croire que toutes ces coïncidences, en apparence for-



LA VILLA CASERTA

MAISON GÉNÉRALICE DE LA CONGRÉGATION DU TRÈS SAINT-RÉDEMPTEUR A ROME.

tuites, dénotent un dessein providentiel dans l'établissement de notre maison généralice.

Vie du P. Mauron par le P. DUMORTIER, p. 86.

Vie de Saint Alphonse par le P. BERTHE, II, p. 693.

1892. Fondation de la Maison de Cauquenes, (Chili).

Cette fondation fut la conséquence des lois persécutrices de France. La maison formait un vaste édifice pouvant servir à des retraites fermées ; mais en constatant l'insalubrité des locaux et la difficulté des communications, les supérieurs songèrent à abandonner leur projet et à faire l'acquisition d'un terrain pour y bâtir un couvent et une église. La Providence vint à leur secours. Les travaux commencèrent avec activité, quand, subitement, vint de Rome la défense de bâtir

jusqu'à ce que des faits concluants montrassent l'opportunité et l'efficacité de la présence d'une communauté en cet endroit. Le R.P. Vargas sauva la situation en faisant remarquer que les habitués des retraites se contenteraient des tristes et humides appartements de la vieille maison. Quatre années suffirent pour élever la double bâtisse et l'on garda l'ancienne maison pour continuer l'œuvre des retraites.

1892. Décret de Léon XIII déclarant authentiques les miracles proposés pour la Béatification du Vénérable Gérard Majella.

Les quatre miracles sont les suivants :

Joseph Santorelli, de Caposèle (Italie), atteint d'une fièvre infectieuse, avait été réduit en peu de temps à toute extrémité. Il fut guéri par une prière à saint Gérard, en 1823.

Thérèse Deheneffe, du diocèse de Malines (Belgique), blessée mortellement, obtint sa guérison après deux neuvaines à saint Gérard, le 15 septembre 1849.

Ursule Meo, à Francavilla Fontana (Italie), se trouva subitement guérie d'un cancer, après l'application d'une image de saint Gérard, en mars 1850.

Laurent Riola, âgé de dix ans, de Saint-Georges-la-Montagne, retrouva miraculeusement la santé le 18 juin 1874.

P. DUNOYER. *Vie de Saint Gérard*, p. 474.

1900. Fondation de la maison de Saint-Étienne (Loire).

La ville de Saint-Étienne étant un centre de missions, des démarches furent faites par le T. R. P. Joseph Gavillet, Provincial, auprès de son Éminence le Cardinal Coullié, Archevêque de Lyon, pour obtenir une fondation. Ces démarches se heurtèrent à un refus. Grâce à l'intervention de Mgr Dadolle, alors vicaire général, on obtint l'autorisation et le R. P. Jean-Baptiste Favre devint supérieur de cette résidence. Saint-Étienne est le centre tout indiqué des missions de la Loire et de la Haute-Loire.

NÉCROLOGE

C. F. Marius (Alphonse Dévarrat) Santiago. 1926, (Chili).

C'est à Attalens, canton de Fribourg, que naquit le Fr. Marius le 24 décembre 1865, d'une famille qui comptait plusieurs prêtres et religieuses. A l'âge de vingt-sept ans il entra dans la Congrégation. Il avait une âme simple, droite et naïve. Le huit septembre, jour de sa profession religieuse, il notait ces pensées : C'est donc en ce grand et immortel anniversaire de votre naissance, ô bien-aimée maman Marie, que grâce à vous, j'ai eu l'inappréciable bonheur de naître, moi aussi, à la véritable vie. Je vous en supplie, faites maintenant que toujours je reste avec vous pour aimer Jésus et pour vous aimer avec Jésus. Sa piété était expansive et se traduisait par des notes délicieuses qu'il écrivait pour déverser le trop plein de son cœur. Chaque exercice de piété avait une intention particulière. Pendant plus de trente ans, le Frère Marius exerça en communauté la charge si délicate de portier. Il s'en acquitta avec une exactitude parfaite. La très Sainte Vierge, sa patronne préférée,

l'appela au ciel le jour de l'Annonciation, vingt minutes avant midi. Il avait tant de fois dit et répété dans ses crises d'étouffement : « Maman, Marie, viens me chercher ! » Il alla dans son éternité chanter la salutation angélique de celle à qui il disait à la fin de sa consécration : « Ton fils Marius qui voudrait t'aimer de tout l'amour du Père, du Fils et du Saint-Esprit. — *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* » Matth. 5, 8.

Profession : 8 septembre 1894.

26 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

* 1722. Première retraite spirituelle de Saint Alphonse chez les Pères Lazaristes.

À l'âge de vingt-six ans, le jeune et brillant avocat qu'était Alphonse de Liguori, se laissa plus ou moins prendre, sans presque le remarquer, aux charmes de cette sirène enchanteresse qu'on appelle la bonne société. Partout il se trouvait entouré et choyé, partout des félicitations sur ses succès au barreau, partout des marques non équivoques d'estime et d'affection. Il était temps que pour rompre le charme fascinateur du monde, Dieu lui montrât l'enfer, comme il l'avait dévoilé aux yeux de Sainte Thérèse pour la détacher des amitiés humaines... Étroitement lié avec un de ses collègues du barreau, François Capecelatro, il fut invité par ce dernier à suivre durant le carême de 1722 les exercices spirituels d'une retraite chez les Pères Lazaristes de Naples. Il forma alors la résolution de se détacher absolument du monde. Les impressions de cette retraite se gravèrent profondément dans son âme et jamais il n'en perdit le souvenir. Si, dans ma jeunesse, disait-il plus tard, je ne suis pas devenu l'esclave du monde et la proie des passions, je le dois à Dieu et à don François, qui me conseilla de faire avec lui les saints exercices. « C'est dans votre maison, pendant une retraite, écrivait-il un jour aux Pères Lazaristes, que j'ai appris à connaître Dieu et à fuir le monde. »

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, I, p. 23.

1866. Érection de la Vice-Province du Surinam.

Le Très Révérend Meurkens, Provicairer du Surinam, succédant à Mgr Schepers, avait la claire intuition de ce qu'avaient déjà soupçonné ses devanciers, à savoir que la religion catholique, au Surinam, n'entrerait jamais dans une ère de prospérité durable tant que l'on continuerait à travailler avec quelques prêtres venus isolément de la mère-patrie, au lieu de s'assurer les services d'une compagnie solidement organisée de missionnaires. Mais cette compagnie, où la trouver, sinon dans une congrégation religieuse ? Un rapport que le Provicairer présenta à la Propagande sur l'état de sa mission, eut pour résultat de faire passer le Vicariat apostolique du Surinam aux mains du Provincial hollandais des Rédemptoristes. Le R. P. Swinkels nommé par le Saint-Siège, sacré évêque

à Bois-le-Duc, débarquait le 26 mars 1866 au Surinam. Trois de ses religieux l'accompagnaient, les Pères Van der Aa et Van Rooy et le Frère Lambert. Le clergé et la population catholiques leur firent un accueil enthousiaste. Le Vénéralable Père Donders et l'abbé Romme faisaient déjà partie de cette mission : ils devinrent les premiers novices, prirent le saint habit de la Congrégation le 1^{er} novembre 1866, et firent profession le 28 juin 1867. — Dans cette contrée on trouve des européens, des indiens, des nègres et des Hindous. En 1866 il y avait 12.000 catholiques ; en 1928 : 28.000.

P. KRONENBURG. *Vie du V. P. Donders.*

NÉCROLOGE

R. P. Antoine Jacob. Valence, 1884.

Né le 21 mars 1848, aux environs de Sarrelouis, le R. P. entra dans la Congrégation à l'âge de vingt-quatre ans. La faiblesse de sa constitution ne lui permit pas de supporter les fatigues des missions ; mais par ailleurs, il était très apprécié comme confesseur. Il exerça le saint ministère surtout à Valence, durant dix ans. La bonté de son cœur, la droiture de son jugement, sa grande piété contribuèrent grandement à lui concilier l'estime du public. Lors des expulsions de 1880, il reçut l'ordre de quitter la France comme étranger, mais son état maladif l'obligea à rester à Valence. Le Père Jacob mourut frappé d'une congestion cérébrale. « — *Justus autem, si morte praecoccupatus fuerit, in refrigerio erit.* » Sap. 4, 7.

Profession : 31 mars 1872.

Ordination : 9 juin 1876.

R. P. Armand More. Uvrier, 1888.

Le R. P. naquit à Habloville, diocèse de Séez, le 13 avril 1852 et entra au noviciat en 1872. Appréciant les talents dont il était doué, les supérieurs n'hésitèrent pas à lui confier, bien avant la fin des années de son studentat, la direction matérielle de la Revue « *La Sainte Famille* » qui venait d'être fondée. Notre jeune Rédemptoriste fut heureux d'avoir cette occasion de se dévouer pour le salut et la sanctification des âmes et pour la gloire de sa famille céleste. Il mit tout son zèle à faire prospérer cette publication. Sa très faible santé ne lui permettant pas le ministère apostolique, ses supérieurs lui confièrent la charge de professeur de Rhétorique à Uvrier durant quelques années. Une crise subite pouvait l'emporter en peu de temps. Ce danger spécial et permanent l'aïda à vivre dans la pensée habituelle de l'éternité. Il renouvelait maintes fois le sacrifice de sa vie, se détachait des choses de la terre et s'abandonnait à la volonté de Dieu. L'inaction forcée où le mettait sa maladie, les nombreuses souffrances qu'il endurait, le trouvèrent toujours calme, résigné, égal à lui-même. Les quinze derniers jours de sa vie furent remplis par de nombreux actes d'amour, de confiance, de conformité et d'offrande de tout lui-même pour ses supérieurs, les âmes et la Congrégation. « — *Cogitavi dies antiquos; et annos aeternos in mente habui.* » Ps. 76.

Profession : 19 mars 1873.

Ordination : 10 juin 1876.

27 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

1499. Solennelle intronisation de l'Image miraculeuse de Notre-Dame du Perpétuel Secours.

La Très Sainte Vierge Marie qui s'était donné elle-même le nom de « Perpétuel-Secours » à son arrivée à Rome, avait voulu que sa Sainte Image fût placée entre son église bien aimée de Sainte-Marie Majeure et celle de son fils Jean de Latran. En conséquence, le 27 mars 1499, sous le Pontificat d'Alexandre VI, une grandiose procession se déroula dans la ville de Rome. Le clergé et le peuple accompagnant la Sainte Image de Notre-Dame se rendirent en procession à l'église Saint-Mathieu desservie par les religieux Augustins. Un miracle se produisit sur le parcours de la procession. La Sainte Image fut placée au-dessus du Maître-Autel de cette église et, durant trois siècles, jusqu'à la révolution de 1793, ce sanctuaire devint un des plus fréquentés de la ville de Rome. Les princes de l'Église les plus éminents étaient tour à tour les titulaires de ce sanctuaire auquel le Pape Léon X rendit le titre cardinalice. Depuis lors, on appela toujours Notre-Dame du Perpétuel Secours « La Madone très miraculeuse. »



IMAGE MIRACULEUSE DE
N.-D. DU PERPÉTUEL SECOURS
VÉNÉRÉE A ROME DANS
L'ÉGLISE DES RR. PP. RÉDEMPTEURISTES

NÉCROLOGE

C. F. Constant (Louis Gatier). Saint-Mandé, 1882.

Novice-Frère.

Le Frère Constant est né à Lagny, diocèse de Meaux. Il était sacristain dans la chapelle de Ménilmontant à Paris, en 1878. Atteint de la maladie de poitrine comme l'avait été Saint Gérard, il remplissait avec courage son emploi très laborieux et très pénible. Jamais on ne l'entendit se plaindre et constamment il témoignait sa reconnaissance à la Congrégation. Le Frère Constant prononça ses vœux sur son lit de mort dans la maison de Saint-Mandé, près Paris, où étaient réfugiés les Pères de la communauté après les expulsions de 1880. — « *Caro mea requiescet in spe.* » Ps. 15.

Profession : 6 janvier 1882.

R. P. Eugène Marchal. Huanta, 1925.

C'est à Kerprich-aux-Bois, près de Sarrebourg, dans le diocèse de Metz, que naquit le R. P. Eugène Marchal, le 7 décembre 1849. Il était issu d'une de ces familles où l'amour de la religion et de la France sont inséparablement unis. Eugène commença ses études sous la direction toute patriarcale de M. Mansuy, le père du R. P. Mansuy de la Province de Lyon. En 1870, Eugène opta pour la France. Il fit ses études au petit séminaire de Pont-à-Mousson et c'est alors que, l'appel de Dieu se manifestant clairement à son âme, il voulut entrer dans la Congrégation. Ordonné prêtre à Avon, il devint successivement professeur au Juvénat de Contamine et missionnaire en Espagne jusqu'en 1901. Il n'eut jamais qu'une aspiration : celle de se consacrer aux missions lointaines en Amérique ; nous le voyons, âgé de cinquante-deux ans, renouveler sa demande aux supérieurs. Elle fut agréée.

Partout le Père Marchal laissa la réputation d'un religieux de grande mortification, d'une humilité exemplaire et de totale abnégation. D'une observance parfaite, il n'omettait aucune des pénitences, aucune des traditions léguées par nos anciens. Ne pouvant plus porter le cilice, il se fabriqua une petite croix hérissée de quinze clous qu'il portait sur sa poitrine. Comme il savait encourager, aider au besoin ! Se réjouir du succès des autres était chez lui tout naturel. Au récit du nombre de confessions entendues, de mariages réhabilités, il ne savait comment exprimer son contentement. Il puisait ces belles vertus dans une vie intérieure intense, passant de longues heures à la chapelle, près du tabernacle et de l'Image du Perpétuel Secours. Le Père Marchal faisait la joie des communautés... les récréations étaient vivantes, enjouées. — Il eut toujours une grande difficulté pour le ministère des missions. Ne connaissant pas assez la langue des Indiens, le Quichua, il était comme immobilisé. Il consacrait toutefois chaque jour une demi-heure à l'étude de la langue indienne afin de se rendre utile aux indiens ; il les aimait tant ! — Le R. P. eut le bonheur de célébrer les noces d'or de sa profession religieuse. Mais, depuis quelques années la santé du cher père inspirait des inquiétudes. Huit mois après son jubilé, le Père Marchal, assisté de ses confrères, rendit sa belle âme à Dieu, nous laissant le souvenir d'un religieux uni à Dieu, ne vivant que pour lui, la Congrégation et les âmes. — « *Vita vestra abscondita est cum Christo, in Deo.* » Col. 3, 3.

Profession : 22 juillet 1873.

Ordination : 6 avril 1878.

28 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

* La prière pour les vocations.

En l'année 1861, il y avait pénurie de vocations au noviciat de Saint-Nicolas-du-Port. Les âmes ferventes se mirent en prières, en particulier une tante maternelle du R. P. Marc, reçue Oblate de la Congrégation par le R^{me} Père Mauron et particulièrement privilégiée de Dieu. Elle supporta d'horribles souffrances dans ce but et en cette même année 1861, on vit affluer au noviciat les RR.PP. Hauger, J. Nusbaum, Jules Delobel, Joseph Gavillet, Étienne Monniot, Joseph Chavatte, Zéphyrin Baudex et Jean Kannengiesser. (Notice nécrologique du R. P. Jean).

C'est une tradition dans la Congrégation que le R. P. F. X. Masson, passant par Ars, recommanda au saint Curé le recrutement de notre noviciat. Celui-ci se recueillit, pria et dit : « Rassurez-vous, bientôt vous aurez un noviciat très nombreux et bien choisi. » De fait, peu de temps après, les novices étaient au nombre de trente-quatre, parmi lesquels le T. R. P. Kockerols, longtemps Pro-

vincial de Belgique, Coffin Provincial d'Angleterre et évêque du second diocèse de Londres, le T. R. P. Desurmont, le Père Bridgett, et bon nombre d'autres, tous fort remarquables.

P. GEORGE. *Vie du P. Desurmont*, p. 51.

Fondation de la maison de Coracora. Pérou, 1929.

Appendice, p. 686.

NÉCROLOGE

R. P. Marc Séchaud. Lima, 1911.

Le R. P. naquit le 19 mars 1858 à Brenthome, au diocèse d'Annecy. Il entendit le premier appel de Dieu à la vie religieuse l'année où fit il sa première communion. Admis le premier au jувénat de Contamine en 1870, il fut envoyé, après sa prêtrise, en Espagne, où il commença sa carrière apostolique. Il la termina au Chili. Le Père Séchaud laissa partout la réputation d'un homme remarquable par son zèle intelligent, tenace, presque rigide, et surtout par sa tendre et filiale dévotion envers la Très Sainte Vierge. En Espagne il avait composé un petit livre sur la sanctification. A Santiago, il fut placé à la tête de la Supplique perpétuelle à Notre-Dame du Perpétuel Secours et s'appliqua avec la plus grande abnégation à faire avancer de plus en plus l'association dans la voie du progrès. Le R. P. fut vraiment l'apôtre de Marie et le promoteur de la persévérance des âmes évangélisées par la dévotion à Notre-Dame, non seulement dans les huit centres de la ville et dans les environs, mais encore dans d'autres villes importantes. La Très Sainte Vierge lui accorda une mort bien douce après quelques minutes d'agonie. Sa dépouille mortelle fut portée en triomphe au cimetière. — « *Memoria justi cum laudibus.* » Prov. 10, 7.

Profession : 28 décembre 1874.

Ordination : 19 février 1882.

R. P. Joseph Wibaux. Boulogne-sur-mer, 1919.

Le R. P. naquit à Roubaix, le 29 décembre 1847, d'une famille éminemment chrétienne. Entré dans la Congrégation, il se prépara par un travail opiniâtre à l'œuvre des missions qu'il soutint près de quarante ans. Digne fils de Saint Alphonse, il fut un apôtre dévoué, un tendre enfant de la Très Sainte Vierge, et un religieux exemplaire. On appréciait son aménité de caractère et ses goûts artistiques. Partout où il prêcha des missions et des retraites, il laissa de profonds souvenirs. Dans son ministère, on voyait immédiatement l'homme de Dieu, l'apôtre sympathique et aimable, l'aimant des âmes, mais l'aimant surnaturel. Une opération qu'il dut subir quelques jours après son jubilé de cinquante ans de profession, lui causa de grandes souffrances. Dieu lui accorda une mort des plus douces. Sa dernière parole fut celle-ci : « Que la volonté de Dieu soit faite ! » — « *Qui autem facit voluntatem Dei, manet in aeternum.* » I Jean, 2, 17.

Profession : 2 février 1869.

Ordination : 18 juillet 1875.

C. F. Léon (Riéger). Bischenberg, 1923.

Le cher Frère Léon naquit le 24 juin 1885 à Michelbach (Duché de Bade). A l'âge de vingt ans, il se rendit à Paris, puis à Londres, afin d'apprendre les langues française et anglaise ; mais sa foi durant ces voyages s'altéra beaucoup. Revenu dans son pays, il eut le bonheur de suivre les exercices d'une mission prêchée par le R. P. Kiefer et il se convertit. Devenu depuis l'enfant de la Très Sainte Vierge, il communiait fréquemment et Marie lui mit au cœur le désir de la vie religieuse. En 1912, postulant au Bischenberg, incorporé durant la guerre de 1914 au 28^e régiment d'infanterie, il fut blessé en Champagne. Dieu lui fit alors la grâce d'être Rédemptoriste pendant un an. Mais un refroidissement qu'il contracta lui persuada que Dieu l'appellerait bientôt. Il souffrait beaucoup ; quand la douleur le torturait, aucune plainte ne sortait de ses lèvres, et il pria tout haut. Il mourut durant

la semaine sainte. Ses confrères gardent de lui le plus édifiant souvenir. Tous sont unanimes à louer sa vertu. C'était un vrai religieux, un Frère modeste, obéissant, travailleur, prudent et discret, charitable, d'une conscience délicate, d'une profonde piété et d'une patience à toute épreuve. — « *Patientia autem opus perfectum habet.* » Jacq. I, 4.

Profession : 8 mai 1920.

29 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

1785. Ordination sacerdotale de Saint Clément-Marie et du Père Thadée Hübl.

Cette ordination sacerdotale eut lieu en ce jour à Alatri, ville située à deux lieues de Frosinone (Italie). De retour avant midi à la maison, le supérieur, qui connaissait bien la vertu des deux nouveaux prêtres, ne crut pas devoir faire en leur faveur une exception à la Règle. Le Père Clément-Marie servit à table et le P. Hübl fit la lecture. Une fois prêtres, ils se remirent tous deux à l'étude avec ardeur, faisant l'édification de tous leurs confrères. Dès cette même année, ils reprirent le chemin de Vienne où ils voulaient implanter la Congrégation.

Vie de Saint Clément, par le R. P. HARINGER, p. 28.

1880. Les décrets du 29 mars contre les religieux français.

En ce jour tristement mémorable du 29 mars 1880, le Président de la République Française, Monsieur Grévy, signait deux décrets concernant les Congrégations religieuses. Le premier, prononçait la dissolution de la Compagnie de Jésus ; le second visait toutes les autres Congrégations non autorisées d'hommes ou de femmes, non reconnues par l'autorité civile et ne jouissant pas du privilège de la personnalité légale. Elles devaient solliciter cette reconnaissance officielle en soumettant au gouvernement un exemplaire de leurs constitutions, sinon se dissoudre. La résistance passive des Congrégations répondit à cette déclaration de guerre ; elle fut appuyée par les consultations des jurisconsultes les plus éminents, par les innombrables protestations qui s'élevèrent de tous les coins de la France, par les adjurations les plus solennelles de l'épiscopat : tout fut inutile. Protestations énergiques contre cet attentat à la propriété, à l'inviolabilité du domicile, à la liberté individuelle ; l'excommunication majeure lancée contre les exécuteurs, tout fut employé ; alors les portes des couvents furent brisées, les scènes les plus poignantes se produisirent entre commissaires et religieux. Ceux-ci furent mis à la porte de leur demeure, *manu militari*, accompagnés de leurs témoins, d'une foule sympathique de personnes qui offraient des fleurs aux persécutés ; et ils se dispersèrent pour un temps dans des maisons amies. Enfin, par un procédé peut-être inouï dans l'histoire, la juridiction des tribunaux ordinaires fut suspendue. M. de Mun, le vaillant député et défenseur des opprimés, put alors dire du haut de la tribune française : « Quand ces citoyens expulsés de leur demeure ont demandé justice aux tribunaux de leur pays, vous la leur avez refusée, vous, les hommes de la justice égale pour

tous ; et malgré la démission de 250 magistrats descendus de leur siège plutôt que de profaner leur conscience, malgré la décision de 128 tribunaux, vous êtes allés abriter derrière le tribunal des conflits l'usage que vous aviez fait de votre pouvoir. » — Quelque temps après les expulsions de 1880, les religieux rentrèrent peu à peu dans leurs couvents et les missions continuèrent. Les novices quittèrent Saint-Nicolas-du-Port et partirent pour la Hollande à Geleen, puis à Stratum, et les étudiants quittèrent Avon pour Oosterhout et Dongen en Hollande.

NÉCROLOGE

C. F. Gérard. (Mutschli) Viège (Valais), 1811.

Le 29 mars 1811 mourut le Frère Gérard, le premier Frère servant de la Province Transalpine. Il naquit en Wurtemberg, de parents protestants. Il travaillait comme ouvrier aux arsenaux de Vienne, lorsque la Providence le conduisit un jour à Varsovie. Là, il fut témoin des prodiges de zèle de Saint Clément-Marie et demanda bientôt à faire partie de la Congrégation. Le saint le reçut en 1802. Plus tard, chassé de Varsovie avec la communauté, emportant pour tout bagage sa paillasse vide, il se rendit à Viège dans le Valais en compagnie du frère Norbert et y mourut. — Il avait acquis l'esprit de prière à un haut degré, l'amour de l'oraison et de la Congrégation. Sa mortification n'était pas vulgaire : cuisinier, il ne mangeait que les restes des repas de la communauté et il témoigna une patience héroïque dans sa dernière maladie. Le R. P. Joseph Srna, un de nos anciens pères, l'atteste : le Frère Gérard eut le bonheur de jouir de visions célestes à sa mort et mourut comme un saint. — « *Ecce enim merces, multa est in coelo.* » Luc. 6, 23.

Profession : 1802.

T. R. P. Jean Kannengiesser. Rome, 1907.

Troisième Supérieur Provincial de la Province de Lyon, 1902-1907.

Né à Hargarten en Lorraine, le 4 juin 1844, le R. P. entra jeune encore au Juvénat. Ses éminentes qualités le désignèrent bien vite à l'attention de ses supérieurs. Quatre ans après son ordination sacerdotale, il fut appelé par le Révérendissime Père Général comme secrétaire et c'est à Rome qu'il passa la majeure partie de sa vie religieuse. Sa science profonde fut bientôt connue et appréciée. Théologien érudit, très au courant des usages de la Curie romaine, il rendit de nombreux et grands services non seulement à la Congrégation, mais aussi au clergé. Il collabora à la publication des *Institutiones morales Alphonsianae*, revit et compléta le *Manuel de Droit canonique* d'Huguenin ; et publia le *Manuale pii sacerdotis*, livre de piété si apprécié du clergé. — Lorsqu'il rentra en France, il fut d'abord nommé professeur de théologie, puis Recteur du studentat français à Thury-en-Valois. En raison de sa science canonique, reconnue et appréciée de tous les hommes compétents, il fut nommé président de l'Académie de Saint-Raymond de Pennafort. En cette qualité, il se rendait régulièrement de Thury à Paris aux réunions de cette Académie. Après la division de la Province Gallo-Helvétique en Province de Lyon et en Province de Paris, en 1900, le R. P. devint Provincial de la Province de Lyon, et mourut dans l'exercice de cette charge.

Le mobile de sa vie fut l'amour pratique du devoir, le dévouement au devoir, par amour pour Notre-Seigneur et ses confrères. Le R^{me} Père Raus, qui succéda au R^{me} Père Mauron comme Recteur Majeur, a fait de lui cet éloge. « Le R. P. Jean était un religieux de grand talent, d'un dévouement sans bornes à la Congrégation, d'un grand amour pour ses confrères et ses sujets, tout chez lui était inspiré par un profond et sérieux esprit surnaturel et soutenu par une piété solide, raisonnée, imperturbable... Sa mort, arrivée à Rome, où l'amenait l'exercice d'une charité délicate — il accompagnait les RR.PP. Royer et Hengbart venus d'Amérique — a été précieuse par l'épanouissement de ses éminentes qualités surnaturelles. Puisseons-nous vivre comme lui, et mourir comme lui. » (Lettre du R^{me} Père à la Province de Lyon). — « *Mementote praepositorum vestrorum, imitami fidem.* » Hebr. 13-7.

Profession : 15 octobre 1862.

Ordination : 2 avril 1870.

C. F. Joseph Monasse. (Secteur d'Ypres) près Honnebeck, 1915.*Novice choriste, tué à la guerre de 1914.*

Joseph Monasse est né d'une famille foncièrement chrétienne, à Lunéville, le 2 décembre 1894. Il était le petit-neveu du Saint Père Glaudel décédé le 2 mars 1875. Après ses premières études au juvénat d'Uvrier, il entra au noviciat de la Province de Lyon comme postulante. Sa vertu mâle et sincère vit l'appel de Dieu dans l'appel du pays lors de la guerre de 1914. Il partit plein de confiance et d'entrain et mourut bientôt, victime de sa charité. Le 29 mars à quatre heures du soir, on demanda un volontaire pour aller chercher les brancardiers parce qu'un soldat venait d'être blessé. Joseph, toujours très dévoué, s'offre spontanément, et c'est au retour de sa périlleuse mission qu'il tombe, frappé d'une balle aux reins. Il l'avait écrit : « Mon dernier soupir sera encore pour le bon Dieu ; j'ai fait un petit pacte avec lui, je l'ai prié d'accepter mon dernier souffle comme l'expression des quatre engagements que je devais prononcer. Ah ! que je voudrais mourir enfant de la Congrégation ! » — Noble et sublime jeune homme, votre vœu a été exaucé ! — « *Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitae.* » Apoc. 2-10.

30 MARS**ÉPHÉMÉRIDES****1893. Le plaisir de Dieu avant tout.**

Dans plusieurs lettres adressées aux religieuses Rédemptoristes, à la fin de sa vie, le T. R. P. Desurmont revenait avec insistance sur une pensée qui lui était familière. « Plus je vais, disait-il à une supérieure de communauté, plus je vois que, si l'on rencontre encore passablement d'âmes aimant assez Dieu pour ne pas vouloir l'offenser, on en trouve peu qui poussent leur amour jusqu'à prendre son divin contentement pour but fixe et suprême. Notre *pourvu que...* ne se rapporte pas assez à Dieu. Instinctivement il se rapporte à un bien inférieur à Dieu : *pourvu que* mon affaire marche bien... *pourvu que* mon âme soit contente... *pourvu que* tel bien se fasse. Quant à dire : *pourvu que Dieu soit content*, tout le reste me touche fort peu, parce que par l'amour je suis sorti de moi-même et de toute chose pour aller loger encore, plaisir suprême, dans le plaisir de Dieu pour Dieu que j'aime par-dessus toutes choses, c'est une vertu qui est rare. Et cependant, hors de là, tout n'est que vanité ou demi-vanité. C'est ce bien des biens, c'est ce règne suprême de Dieu sur les dernières aspirations du cœur que je souhaite à votre maison. Qu'un souffle du Saint-Esprit vous porte et vous reporte jusqu'à Dieu pour Dieu, de telle façon qu'on puisse écrire sur les portes de votre monastère : Ici, Dieu est véritablement aimé. »

*(Lettres).***NÉCROLOGE****C. F. Joseph (Wassler). Landser, 1877.**

Joseph Wassler naquit à Nothalten, département du Bas-Rhin, le 6 juillet 1800. Dès son enfance, on vit briller en lui une dévotion tendre et filiale pour la Très Sainte Vierge.

Son curé l'employa comme cuisinier et lui apprit les éléments de la langue latine, car il voyait dans cet enfant des dispositions pour la prêtrise. Après un an d'essai, les difficultés de l'étude rebutèrent le jeune aspirant. Plutôt que de devenir un prêtre médiocre, il préféra devenir un excellent religieux. Ce fut au couvent de Bischenberg qu'il passa la plus grande partie de sa vie. Lorsqu'il fut expulsé par les Prussiens en 1870, les maisons de Pérouse et de Landser bénéficièrent de son grand dévouement. Il remplissait presque seul toutes les charges du Frère servant et avec un courage qui n'avait d'égal que sa bonne humeur et son amour de la paix. Sentant ses forces diminuer, il prédit à plusieurs reprises qu'il mourrait au mois de mars. L'événement vérifia ses paroles. Le vendredi-saint on le trouva mort, étendu sur le plancher de sa cellule. — « *Beati mortui qui in Domino moriuntur.* » Apoc. 14, 13.

Profession : 18 mars 1829.

C. F. Carlos (Charles Bies). Boulogne-sur-mer, 1900.

C'est dans la Province Rhénane, à Haustadt, que naquit le 1^{er} août 1831 le cher Frère Carlos. Dans le monde il était brasseur de son métier. Ayant connu nos Pères à Téterchen, il entra dans la Congrégation. Il avait un profond esprit de foi envers le Très Saint-Sacrement et envers ses supérieurs. Doué d'une piété sincère et d'une grande charité pour tous, le cher Frère Carlos n'avait pas de joie plus vive que celle de faire plaisir à ses confrères par les délicates attentions que lui suggérait son bon cœur. Cuisinier, ou tailleur, ou boulangier, il ne cessait de prier durant son travail. La cuisine était pour lui comme un oratoire. Il trouvait Dieu partout. — « *Justus autem meus ex fide vivit.* » Hebr. 10, 38.

Profession : 15 avril 1860.

T. R. P. François-Xavier Masson. Nava del Rey (Espagne), 1902.

Cinquième Provincial de la Province Gallo-Helvétique. 1856-1865.

Né le 14 septembre 1820 à Bagnes, en Suisse, le R. P. entra dans la Congrégation à l'âge de vingt ans. Durant sa longue vie de quatre-vingt-deux ans, il n'a cessé de rendre à l'Institut les services les plus signalés avec un dévouement incomparable. Ordonné prêtre en 1843, il se consacra aussitôt à l'apostolat des missions. Chassé de la maison de Fribourg par la révolution de 1848, il accepta avec joie de se rendre aux États-Unis pour s'y dévouer à la fondation d'une Province. Son ministère fut aussi fécond qu'étendu. Ce fut dans la ville de la Nouvelle-Orléans que le P. Masson fut principalement appelé à travailler au salut des âmes. En 1855 il fut rappelé d'Amérique et nommé Provincial de France jusqu'à ce que le R. P. Achille Desurmont le remplaçât en 1865.

Représenté joyeusement dans le rang, le Père Masson reprit avec un zèle et une humilité admirables le labeur des missions, surtout dans l'est de la France. En 1879, l'ancien Provincial fut choisi pour aider à la fondation d'une Vice-Province en Espagne. Agé de soixante ans, il accepta avec une rare abnégation de se rendre au delà des Pyrénées, et se soumit avec un entrain qui stimulait le zèle des meilleurs ouvriers évangéliques à l'obligation d'apprendre une langue nouvelle. C'est dans la maison de La Nava del Rey que s'éteignit ce vieillard de quatre-vingt-deux ans, dont les éminentes vertus contribuèrent puissamment à attirer les bénédictions de Dieu sur les fondations espagnoles. Excellent religieux, dur pour lui-même, le R. P. exigeait aussi de ses sujets une vie de renoncement. Toute sa vie religieuse fut une prédication très éloquente de la parfaite observance. Il avait une très grande dévotion au Très Saint-Sacrement, se distinguait par une grande simplicité, et un grand esprit de pauvreté. Le T. R. P. Desurmont disait qu'il aurait voulu avoir un Père Masson dans chaque communauté. Sa mort a été un écho de toute une vie de recueillement, d'union à Dieu et de zèle pour le salut des âmes et la sanctification de ses confrères. — « *Dilectus Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est.* » Eccli. 45, 1.

Profession : 2 février 1841.

Ordination : 23 décembre 1843.

R. P. Jules Fourneron. Cauquenes, 1924.

Le R. P. est né à Chaterin-Preaux Ardèche, le 1^{er} août 1858. Il fut toute sa vie ce qu'il avait été au début de sa vie religieuse : *semper idem*; bon et joyeux confrère, délicat, travailleur, mais très original : ce qui contribuait beaucoup à la joie commune. Si les défauts de

langue lui rendaient la prédication difficile, même dans sa langue maternelle, ce fut bien pire au Chili. Cependant, à force de travail, de patience et aussi d'humilité, le Père Fourneron put fournir une belle carrière de missionnaire. Sa déclamation et aussi sa mimique suppléaient, dans les campagnes surtout, aux défauts de la diction, et partout on aimait le bon Père Jules. Dans les dernières années de sa vie les difficultés s'accrochèrent, et une hernie volumineuse et dangereuse le priva presque entièrement des longues campagnes de mission. Il se livra alors particulièrement à l'évangélisation des villages qui constituent une grande partie de la paroisse de Cauquenes. Pour s'y rendre ou en revenir, il montait sur une charrette à bœufs; et pendant les deux ou trois heures et plus du voyage, il se conduisait en bon Rédemptoriste : il priait et étudiait. Il mourut à l'hôpital de Cauquenes, situé à quatre cents mètres du couvent et desservi par nos Pères. Le cher Père laissa le souvenir d'un confrère très pieux, travailleur, généreux, avec le cachet de son aimable originalité.

— « *Mercus vestra multa est in cœlis.* » Matth. 5-12.

Profession : 1^{er} novembre 1883

Ordination : 6 octobre 1888.

31 MARS

ÉPHÉMÉRIDES

1876. Érection de l'Archiconfrérie de Notre-Dame du Perpétuel Secours et de Saint Alphonse par Pie IX.

Dès que l'Image miraculeuse de Notre-Dame nous fut confiée par le Pape Pie IX, une association dite « de Notre-Dame du Perpétuel Secours » fut bientôt établie. Canoniquement érigée en 1871, cette association prit en peu de temps une extension extraordinaire. Pie IX daigna lui donner le titre d'Archiconfrérie le 31 mars 1876 et voulut même que son nom figurât à la tête du livre des inscriptions. « Plusieurs fidèles, disait Pie IX, ayant formé une pieuse association dans le but d'honorer plus parfaitement et plus assidûment l'Image de la Bienheureuse Vierge du Perpétuel Secours, si célèbre par son antiquité et les faveurs qu'elle a accordées, association qui a été canoniquement érigée en 1871, Nous avons voulu donner plus de splendeur et de dignité à cette même association et Nous avons résolu de lui décerner le titre et le privilège d'Archiconfrérie. »

Donné à Rome près Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 31 mars 1876, la trentième année de Notre Pontificat.

Revue « Sainte-Famille », 1876, p. 368.

NÉCROLOGE

C. F. Jean-Claude (Suatton). Contamine, 1872.

Ce cher Frère naquit à Pers-Jussy dans la Hte-Savoie le 19 septembre 1830. Très aisés sous le rapport de la fortune, ses parents se faisaient remarquer plus encore par leur piété et la vivacité de leur foi. Jean-Claude fut attaché à la maison de Contamine. Il avait un caractère très porté à la colère et d'une extrême vivacité; cependant, il arriva si bien à dompter son humeur qu'il paraissait être doux et plein de mansuétude par nature. Il était, de plus, infatigable dans le travail et d'un dévouement sans bornes à la Congrégation. Modeste dans son maintien et pieux comme un ange, il était un sujet d'édification pour tous. Très intelligent, il avait plusieurs cordes à son arc. Il cumulait l'office de trois ou

quatre Frères. Pris d'une fluxion de poitrine, son âme s'envola bientôt vers le ciel, c'était la veille du jour de Pâques. — *« Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram. »* Matth. 5, 4.

Profession : 21 juin 1850.

R. P. Henri Billet. Fribourg, 1901.

Le R. P. est né à Estavayer-le-Lac, le 29 mai 1820, en Suisse. Il entra à dix-sept ans au noviciat de Fribourg. Sa vie fut des plus mouvementées et des mieux remplies. Missionnaire zélé et infatigable du diocèse d'Annecy, il est peu de paroisses qu'il n'ait évangélisées. Son ministère fut fécond en fruits de salut. A deux reprises, lors des lois d'expulsion que la Franc-Maçonnerie avait édictées en France et en Suisse, il mit tout son dévouement au service de la Congrégation. Grâce à son habile négociation, il parvint à plaider la cause de la maison de Contamine, menacée de fermeture par les radicaux du parlement de Turin. Il alla trouver les députés et sénateurs, s'acquitta de sa mission avec un plein succès, et la maison ne fut pas inquiétée. Le R. P. fut ensuite le fondateur de notre maison de Ganat, centre des plus actifs de missions et de retraites. Nombre d'évêques, d'officiers supérieurs, et de magistrats recouraient à ses lumières et l'entouraient de leur vénération.

Malgré ces occupations multiples et absorbantes, malgré ces relations si étendues, le P. Billet demeura toujours un religieux aussi édifiant qu'aimable. Le plus petit de ses Frères, le plus humble fidèle trouvaient auprès de lui un accueil empreint de cordialité et de jovialité. Il avait le secret de consoler les âmes. On se plaisait à entendre ses réparties vives et spirituelles dont le souvenir faisait le charme des entretiens de ses amis. Sa maxime a été celle de saint François de Sales : un saint triste est un triste saint. Le R. P., durant les quinze dernières années de sa vie, devint le directeur des religieuses cisterciennes de la Maigrauge près Fribourg, avec l'assentiment de Mgr Mermillod et de ses supérieurs. — *« Hilarum enim datorem diligit Deus. »* 2 Cor. 9-7.

Profession : 26 octobre 1838.

Ordination : 23 septembre 1843.

R. F. Albert Cornette (Mesnil-Saint-Georges). 1918.

Étudiant. Tué à l'assaut de Montdidier (Somme) durant la guerre de 1914.

Albert Cornette naquit à Onnaing (Nord), le 29 janvier 1893, de parents foncièrement chrétiens. Doué d'un heureux caractère et naturellement confiant, il voyait plutôt le bon côté des choses. A une intelligence moyenne il joignait un jugement droit et un grand bon sens. Sa piété n'avait rien de sentimental, elle n'en était que plus vraie ; elle se témoignait par le dévouement et la fidélité au devoir. Au collège de Saint-Amand-les-eaux où il fit ses études, il était apôtre non seulement par ses exemples, mais encore par les industries d'un zèle toujours en éveil. A cette âme généreuse Dieu demandait le sacrifice complet : celui de la vie religieuse. Il l'a décidé : Je serai Rédemptoriste ; et il entra au noviciat le 5 août 1910. Mais la grande épreuve l'attendait au cours de ses études : la guerre de 1914. Albert était déjà sous les drapeaux quand elle éclata.

Dès le début de la campagne il reçut de graves blessures. L'opération s'imposait, mais Cornette était aussi brave devant le bistouri que devant les projectiles ennemis. « Mon âme et mon caractère se fortifient au contact de la souffrance, disait-il à ses confrères ; heureusement qu'on a les pensées de la foi pour se soutenir. Si je tombe sur le chemin du devoir, je suis certain d'aller au ciel. » Ses lettres étaient admirables de foi et de générosité. Il subit cinq opérations en treize mois d'hôpital et reçut la croix de guerre. Il put rejoindre sa compagnie en première ligne. — Un an après, le jour de Pâques, en face de Mesnil-Saint-Georges il fut frappé à la tête.

Il eut une citation à l'ordre du 43^e R. I. : « Caporal bon et courageux. Déjà blessé grièvement au début de la campagne, a assuré, sous un bombardement incessant, avec calme et sang-froid, son service de surveillance en première ligne, donnant à tous le plus bel exemple. » — Son aumônier disait de lui : « En Cornette, je perds l'auxiliaire le plus précieux pour mon ministère auprès des soldats. Tous l'aimaient, je n'ai jamais entendu à son sujet un mot de blâme ; c'était un véritable apôtre. Il a commencé le jour de Pâques dans la souffrance, il l'aura terminé dans le bonheur, car c'était un saint. Cornette avait écrit un an auparavant : Je ne redoute pas la mort, ce sera la fin de mes misères et le bonheur au milieu de mes deux familles réunies là-haut. » — *« Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus. »* Sap. 4-11.

Profession : 8 septembre 1911.